JULES JANIN

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.



JULES JANIN.

LES CONTEMPORAINS

JULES JANIN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
J.-P. RORET ET Cie, ÉDITEURS
9, RUE MAZARINE.
1854

A M. ÉMILE DE GIRARDIN.

Paris, 15 novembre 1854.

Monsieur,

Le soir même du jour où ma première lettre, datée de Clichy, fut publiée en tête de la biographie de Samson, deux hommes de loi, chargés de vos ordres, me firent demander au greffe et m'annoncèrent que j'étais libre.

Ah ! cher hôte (permettez-moi de vous donner toujours ce nom), pourquoi me renvoyer si vite ? pourquoi vous fatiguer sitôt de ma correspondance ?

J'étais merveilleusement établi dans ma retraite ; j'y travaillais avec un calme dégagé de remords. Car enfin, vous le

savez, ce n'étaient ni la dissipation ni l'inconduite qui m'avaient jeté sous les verrous. Ma captivité, Dieu merci, ne semblera déshonorante à personne. J'ai cru pouvoir suivre vos doctrines, voilà mon malheur.

O le *droit de tout dire*, il m'en souviendra, cher hôte!

Comme un franc étourdi, j'ai donné dans ce panneau la tête basse. Sur la foi de votre parole, je me suis promené, je me promène encore le long d'une voie fatale, semée de casse-cous et de précipices.

Aujourd'hui vous rentrez brusquement dans la logique, et je sors de prison.

Mais, hélas! je ne reprends ma liberté que pour mieux la perdre! Un autre pé-

ril me menace, une nouvelle catastrophe va fondre sur ma tête. J'ai les dieux contre moi, les augures ont parlé, je suis mort.

M. Janin, lui aussi, va me faire un procès.

Voyez le danger de l'exemple ! A présent mes *biographiés* (permettez-moi de forger le mot) n'attendent même plus que leur notice soit écrite. Ils jettent feu et flamme ; ils me montrent le poing ; ils veulent m'épouvanter par leurs cris et par leur fureur.

Ainsi fait ce bon M. Janin.

Vous ne l'ignorez pas, il a toute la magistrature dans sa manche. Ah ! mais il ne faut point rire ! Le terrible critique en convient lui-même ; il l'affirme de

droite et de gauche, il le crie par-dessus les toits. Ne vous souvenez-vous plus de ce malheureux Pyat? Deux ans de prison! Janin m'en promet le double.

— Et vous reculez? direz-vous.

Non, cher hôte, non, soyez sans inquiétude. Vérité quand même, c'est ma devise; vous le savez mieux qu'un autre.

Pour me servir d'une phrase à la Prudhomme, la biographie de Jules Janin sera peut-être mon dernier jour; mais qu'importe? On arrive au bord du fossé, le mieux est de sauter gaiement.

Je me précipite la tête la première dans cette biographie comme dans un abîme.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

JULES JANIN

« Oh! mil huit cent quatre! la belle époque pour naître! » s'écrie quelque part M. Janin.

Certes, il faut le dire, jamais année plus glorieuse et plus féconde en événements grandioses ne prit sa place au cortége des siècles : Napoléon, vain-

queur aux Pyramides et à Marengo, plaçait sur sa tête le diadème impérial, et le prince des critiques naissait à Saint-Étienne, près Lyon, de parents pauvres mais honnêtes.

Nous consignons ici le jour de cette naissance à jamais célèbre.

C'était le 11 décembre. Le nouveau-né reçut au baptême les noms de Jules Gabriel.

La seconde ville de France eut l'honneur de voir notre héros entamer, dans son lycée, les mémorables études qui devaient l'aider plus tard à saupoudrer ses feuilletons du lundi de citations latines aussi coquettes que judicieuses.

On aime à retrouver aujourd'hui ce gros homme pataugeant dans Tacite,

cabriolant à côté de Juvénal, dansant sur une page de Suétone, prenant pour balancier un vers de Virgile et jouant au ballon avec deux ou trois hémistiches du père Horace, le tout pour prouver qu'il n'a jamais perdu son latin.

A quinze ans, Jules s'imagine qu'il est profondément versé dans les racines grecques; il se persuade que sa force en thèmes dépasse toutes les limites connues. Chez lui la taille physique reste stationnaire; mais l'amour-propre se développe outre mesure.

Dans sa famille on le nomme le *petit prodige.*

— Expédiez-moi ce gaillard-là, dit un de ses oncles, à Paris, au collége Louis-le-Grand. Il remportera le prix

d'honneur, et vous verrez les colléges rivaux se disputer la gloire de lui faire achever gratuitement ses classes. De plus, il aura par la suite l'avantage de ne rien débourser pour ses inscriptions à l'école de droit.

L'idée semble admirable.

On annonce partout à Saint-Étienne que Jules va partir en conquête. Une grand'tante, qui l'a bercé, promet de payer la première année de pension.

Cette bonne femme raffole de son neveu. Jules nous apprend lui-même dans ses *Contes nouveaux*, magnifique livre entièrement oublié de notre époque ingrate, que sa tante, une semaine avant le départ, se sauve pour ne point assister aux adieux.

Pauvre vieille! elle craint de ne pouvoir se séparer de son Janotin mignon, comme elle l'appelle dans sa naïve tendresse.

On prépare le trousseau du futur lauréat de Louis-le-Grand. L'heure de monter en voiture arrive. Jules quitte sa mère, qu'il ne doit plus revoir.

« Je l'aurais fait trop pleurer, dit-il, si j'avais, moi aussi, pleuré [1]. »

Rarement on a vu preuve d'amour filial plus remarquable et plus touchante. Retenir ses larmes par excès de sensibilité nous paraît être d'un héroïque exemple. M. Janin seul pouvait le donner au monde.

[1] Préface des *Contes nouveaux*, tom. I, p. 22. Toutes les citations qui suivent sont tirées de cette préface.

Il se trouve dans la diligence aux côtés d'une fille entretenue. La donzelle a du bon. Ses discours renferment toute la moralité qui manque à sa conduite, et la conversation est des plus édifiantes. A leur arrivée à Paris, sa compagne de voyage lui recommande d'éviter les mauvaises sociétés ; puis elle l'embrasse sur les deux joues.

Ordinairement, dit-on , ces baisers-là portent bonheur.

Mais ou les proverbes mentent, ou notre héros n'a point de chance. A peine est-il sur les bancs du collége que son professeur Burnouf s'aperçoit qu'il ne sait rien de rien.

Jugez de la surprise des habitants de Saint-Étienne, lorsqu'ils apprennent ceci !

Burnouf laisse ce malheureux Jules, parmi les trente derniers, c'est-à-dire au milieu de cette plèbe obscure que, dans l'idiome scolaire, on nomme irrévérencieusement les rosses.

Adieu le prix d'honneur ! La spéculation de l'oncle échoue sur toute la ligne ; les colléges ne se disputent en aucune sorte le jeune prodige de Saint-Étienne, et la vieille tante est obligée de payer successivement trois années de pension.

Mais aussi, comme Janin traite son professeur Burnouf !

« Eh ! par le ciel, où sommes-nous ? où allons-nous ? de qui faut-il dépendre ? Quel siècle ! quelle caverne ! quelle pétaudière ! Voilà donc où est la science ? *hæc est scientia;* voilà ceux que vous nous donnez pour maîtres ? *magistrorum squalidum pecus !* Les capacités d'un élève, sa force intellectuelle, sa puissance d'imagina-

tion et de jugement, son esprit, sa raison, son âme, tout cela se mesure à la toise du premier baudet universitaire venu! *asinus discipulum fricat.* O honte! *proh pudor!* Voyez ces pédagogues avec leur trogne barbouillée d'algèbre et leurs cheveux mal peignés, *caput hirsutum!* O les plaisantes mines! ô les beaux museaux! Ardez un peu! comme dirait Molière. Ils sont horribles à voir. Ce sont des monstres de laideur, des colosses de sottise; ils portent lunettes, ils sont myopes, ils sont aveugles : *monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.* Tu les as peints dans un seul vers, ô Virgile, ô poëte! Mais, va-t-on me dire, pourquoi se fâcher contre de pareilles gens? Ce sont les infirmes de l'esprit, les paralytiques de l'intelligence, *inanes et pauperes.* Ils ne bougent pas, ou, s'ils bougent, ils trébuchent, ils tâtonnent, ils tombent le nez sur le fumier sans voir la perle; *margaritam ante porcos.* Non certes, non vraiment, en vérité, non! je vous le dis une fois pour toutes, il est impossible de se taire en présence d'un tel scandale. Il ne faut point en rire,

s'il vous plaît, *risum teneatis;* car la jeunesse, la sainte jeunesse, *sancta juventus*, comme l'appelle saint Augustin, se trouve confiée à ces maroufles, à ces taupes, à ces niais bouffis d'orgueil, à ces pédants. Plus pédant l'un, plus pédant l'autre, *pedantus, pedantior, pedantissimus!* »

Or, nous l'avouons, ce ne fut pas là précisément le langage de notre héros au collége.

Mais si le feuilleton des *Débats* lui eût alors livré ses colonnes, nous aurions à coup sûr obtenu ce précieux échantillon de son style, y compris les barbarismes qui rendent l'imitation plus parfaite.

Burnouf n'a pas été la seule victime de Jules. Celui-ci pardonne encore moins peut-être à son proviseur, M. Malleval, un hypocrite.

« Cet homme avait rêvé tout d'un coup,

en s'éveillant, qu'il était moral et chrétien. »

Fi! le vilain rêve!

« Il m'enfermait, dit Jules, pendant des jours entiers, dans d'infâmes oubliettes, sous les combles. »

Et pourquoi, grand Dieu! Nous vous le donnons en mille. Parce que Jules faisait de l'opposition. Comment, de l'opposition politique? Oui, certes, et de la plus chaude. Au lieu de corriger les contre-sens de ses versions et les solécismes de ses thèmes, il déblatérait du matin au soir contre cette cagote de Restauration.

« N'avait-elle pas enlevé aux colléges leurs armes à feu et leurs tambours, pour les remplacer par des cloches et des missels? »

Aussi fallait-il voir comme il la dra-

pait! Quelle bordée d'épigrammes! L'aumônier perdait sa morale et ses sermons avec ce jeune chenapan, qui lisait Voltaire en cachette. A l'étude, en classe, à la chapelle, à la récréation, partout, à voix basse ou à haute voix, Jules procédait à l'*éreintement* des jésuites; il faisait une Saint-Barthélemy générale du clergé. Toute la verve des encyclopédistes passait dans ce cerveau mutin.

Si parfois il apportait quelque trêve à la satire, ce n'était qu'au réfectoire, où de graves occupations lui fermaient la bouche.

Enfin ses classes sont achevées [1].

[1] Les principaux amis de Jules Janin au collége Louis-le-Grand sont Boitard, Lerminier et Sainte-Beuve. Il y connut aussi Lacenaire, et voici l'anecdote

Il n'a pas eu le moindre accessit au concours; mais il possède admirablement son Voltaire, et si jamais un Nicolardot [1] quelconque lui tombe sous la

qu'on raconte. Un matin de très-bonne heure, après un grand bal donné par le prince des critiques, bal où on l'avait vu danser vingt contredanses avec la belle marquise de La C***, et où, devant cent personnes, il avait frappé sur le ventre à ce vieux satyre de Bosio, en l'appelant *papa*, un homme entre chez lui, pâle, bouleversé, les vêtements en désordre : c'est Lacenaire. Il a pu facilement pénétrer chez Janin. Quelques joueurs attardés sont encore au salon. Jules frissonne. La figure de son ex-camarade de classe trahit un dessein sinistre. Mais il ne perd pas la tête et dit au visiteur : « — Si tu n'en veux qu'à ma bourse, sois le bienvenu. Il me reste cent francs, nous allons les partager ensemble. » Lacenaire, à quelque temps de là, disait au juge d'instruction : « — Janin a bien fait de se montrer bon enfant, sans quoi je le tuais, pour le punir d'être riche et célèbre. »

[1] Cet écrivain a eu l'audace de prétendre que Voltaire ne doit pas être canonisé, que cela ferait tort à l'Église, et que, de plus, au XVIIIe siècle, il y a eu,

griffe, soyez sans inquiétude, le patriarche de Ferney sera vengé.

Que devient notre héros au sortir du collége? N'ayant point obtenu ce laurier classique prophétisé si hautement, il ne veut pas retourner à Saint-Étienne, près de ses compatriotes moqueurs, près de sa famille trompée dans un si bel espoir.

— Je resterai à Paris, se dit Jules, dussé-je y mourir de faim!

Toutefois, il s'arrange pour ne pas être réduit à cette extrémité funeste. Sa vieille tante possède encore quelques revenus: pourquoi ne se déciderait-elle point à habiter la capitale? Il lui écrit de venir, elle arrive, et voilà notre homme

comme à cette époque-ci, dans la presse et ailleurs, un assez grand nombre de coquins.

hors d'inquiétude. Janotin mignon sera cajolé, choyé, bien nourri, car la tante est un cordon bleu émérite. Si vous saviez comme elle fait divinement la pâtisserie, cette bonne tante ! et les sauces à la lyonnaise ! Peste ! quelles sauces [1] !

[1] Dans un grand nombre de ses feuilletons, Janin fait l'apologie du gourmand. Drames, comédies, vaudevilles sont négligés lorsqu'il s'agit de louer Carême ou quelque autre cuisinier d'élite. Il s'exprime ainsi à propos de la publication des *Classiques de la table :* « Rien qu'à ouvrir ce livre-là, l'eau vous en vient à la bouche : livre plein de sel et de suc, écrit par des hommes qui étaient pleins de leur sujet. Rien qu'à ouvrir ces pages resplendissantes, il vous semble que vous entendez le tic-tac de la broche, le rissolement du fourneau, le duo nourricier de la poêle et du pot-au-feu : douce fumée, vapeurs suaves, odorant nuage! Profession difficile et périlleuse que la profession du gourmand! profession qui demande une grande science, une forte tête, et de la santé à revendre! » A la bonne heure, voilà du style qui part de l'estomac. Janin, du reste, n'est gourmand que chez

Mais tout est cher à Paris ; le loyer seul prend la moitié du modeste revenu de la bonne femme.

— Il va falloir travailler, mon garçon, dit-elle à Jules, autrement nous n'y suffirions pas.

Craignant de voir péricliter la cuisine, Janin cherche des leçons au cachet ; il en trouve, et nous le voyons enseigner intrépidement, dans l'intérêt des sauces à venir, le latin, le grec, la géographie et l'histoire. Sur toutes ces matières, la

les autres. Lorsqu'il invite ses amis à déjeuner, rue de Vaugirard, il ne leur fait servir qu'un œuf sur le plat. Il faut qu'il professe pour eux une estime très-grande pour aller jusqu'à la côtelette. Ses convives se vengent de cette lésinerie en criant partout qu'il n'a pas les manières d'un homme bien élevé, et qu'il suce ses doigts à table.

science du jeune instituteur est loin d'être complète, mais ceci n'est qu'un inconvénient médiocre.

« Avec huit jours d'avance, dit-il, j'aurais enseigné l'hébreu et le syriaque. »

O Burnouf! Burnouf! nous ne savons pas si tu es mort; mais, dans ce monde ou dans l'autre, tu dois singulièrement regretter ta méprise!

Jules n'avait affaire, du reste, qu'à des éléves sots et têtus.

« Ils ne comprenaient rien, dit-il, et je m'enseignais à moi-même tout ce qu'ils ne pouvaient apprendre. »

En attendant, les leçons étaient payées. Jules eut dès lors une bourse assez rondelette. Il donnait quelques écus de temps à autre à la vieille tante, et le

diable seul peut dire où passait le reste. Notre homme avait de nombreux camarades et de gentilles amies. La troupe folâtre aimait la gaudriole et les fins soupers. Quelles bombances ! Figurez-vous que Jules a l'indiscrétion de nous apprendre le nom de ces dames : elles s'appelaient Alexandrine, Rose et Lili.

« Mon Dieu ! la grisette parisienne, ce n'est pas un rêve! c'est le seul être gracieux de la vie poétique!... Ces pauvres petites nous arrivaient le *museau* glacé et la *patte* rougie par le froid. »

N'allez pas croire que cette *patte* et ce *museau* soient une hardiesse de style, un manque de respect, un défaut de galanterie; en vérité, non. Jules est tout à fait dans la couleur de ses souvenirs. A

l'époque où nous sommes de son histoire, il meurt d'envie d'avoir un chien. Toutes ses pensées, toutes ses expressions portent le cachet de cette fantaisie.

« Un chien! cela bondit, cela pleure, cela rit, cela joue avec vous et comme vous! »

— Mais, dit la vieille tante, si tu achètes un chien, le propriétaire nous donnera congé.

— Bah! répond l'intrépide partisan de la race canine, nous déménagerons!

Ce n'est plus un désir, c'est une rage. Il court au marché aux chiens. Son cœur tressaille aux aboiements multipliés qui se font entendre; il s'émerveille, il palpite, il tremble de joie, en voyant autour de lui toute cette marchandise vivante, qui grogne, qui jappe, qui

montre les dents ou qui remue la queue. Janin passe de la levrette au boule-dogue, du carlin au terre-neuve, du griffon à l'épagneul, du chien courant au chien de basse-cour. Il se fait donner la patte par tous ces quadrupèdes, étudie leur race, demande des renseignements sur leur moralité, sur leur caractère, et finit par choisir un affreux barbet aux oreilles absentes, au poil hérissé, mais qui lui a tendu plus amicalement que tous les autres sa patte couverte de boue.

Janin le paye vingt-cinq francs [1], lui

[1] Il y a une autre version sur le barbet. Quelques historiens prétendent qu'il fut donné à Janin par l'épicier du coin, et lui-même l'insinue dans ses *Contes nouveaux*. Nous préférons la version du marché aux chiens. Elle nous a été racontée par ce pauvre Ladvocat,

donne le nom d'Azor, l'emmène, et vient le présenter à sa tante.

Celle-ci est désolée. Toutefois, à l'aspect de l'affection touchante qui règne entre le barbet et son acheteur, elle passe à l'attendrissement et dit aux voisins :

— J'avais, en vérité, grand tort de me plaindre : Azor et Jules sont deux frères.

Avec un chien, des amis, des grisettes et une bourse pleine, Jules menait une

ce phénix des libraires, sur le cercueil duquel Janin a jeté tant de fleurs. Il eût mieux fait de le secourir pendant sa vie. Ladvocat est mort à l'hôpital, après avoir versé plus d'un million dans la poche de certains gens de lettres. Jules était un de ses auteurs favoris ; ils se tutoyaient. Ladvocat lui avait commandé deux articles pour les CENT ET UN, — *l'Abbé Châtel* et *le Marchand de chiens*. Vous voyez? *le Marchand de chiens* : l'histoire de Ladvocat est la bonne.

existence filée d'or et de soie. Mais, l'été venu, ses élèves partirent aux champs avec leur famille.

Plus de leçons, plus de soupers. Notre héros travailla quelque temps dans une étude, puis il s'engagea comme professeur, à cinquante francs par mois, dans la pension Bimar, où quelques Parisiens se rappellent encore d'avoir appris le rudiment sous sa férule.

L'instituteur Bimar était un fort honnête homme, mais qui, aux yeux des dévots outrés de l'époque, avait le défaut capital de ne pas être congréganiste. On décria sa maison, les familles lui retirèrent leurs enfants, la gêne arriva ; bref, le pauvre homme reçut, un jour, certain message sur timbre, dont

le coût était de cinq francs quarante centimes, et qui lui annonçait pour le lendemain la saisie de ses meubles.

Il ne ferme pas l'œil de la nuit.

L'aurore paraît. On frappe à sa porte. Déjà les huissiers, grand Dieu ! Bimar frisonne, il ouvre ; mais, en reconnaissant le visiteur matinal, il respire. C'est un ami, c'est Janin.

Notre héros, nous ne savons trop comment, vient d'apprendre qu'il y a péril en la demeure. Trois mois lui sont dus. Il n'a pas touché un centime depuis son entrée dans cette pauvre maison. Ne rapportant rien à sa tante, celle-ci ne lui prépare que des repas fort maigres.

—C'est bien le diable, pense Janin, si,

de ce désastre, je ne retire pas au moins de quoi faire un déjeuner passable !

Sa gourmandise lui suggère un plan sublime.

— J'ai besoin d'argent, dit-il à Bimar, et vous me devez cinquante écus.

— Ah ! mon cher garçon, murmure l'instituteur, dont les yeux sont mouillés de larmes, il n'y a plus rien en caisse. Hier, nous avons acheté le dîner à crédit, et ce matin les huissiers vont venir.

— Je le sais, dit Jules. Si je me suis levé de bonne heure, c'est pour vous aider à sauver quelque chose de leurs griffes, afin de me payer, bien entendu.

— Hélas ! que pouvons-nous sauver ? Des meubles ? le concierge ne les laissera pas sortir.

— Une idée ! fit Jules, qui se posa le doigt sur le front. Vous avez du vin en cave?

— Oui.

— Combien de pièces?

— Une seule ; elle est intacte.

— Bon ! voilà ce que je voulais savoir. Laissez faire !

Il sort en courant. Vingt minutes après on le voit reparaître, affublé d'une blouse, coiffé d'une casquette, et traînant un haquet, sur lequel se trouve une futaille.

— Courez avertir M. Bimar, dit Jules au concierge de la maison. Il faut changer la dernière pièce de vin qui lui a été fournie. Allons, vite ! et revenez me donner un coup d'épaule.

Cet homme ne reconnaît pas le professeur sous l'accoutrement dont il a fait choix. On descend la nouvelle futaille à la cave, on remonte l'ancienne, et Janin, s'attelant au haquet, repart au galop.

La pièce laissée en échange est remplie d'eau pure.

A une heure de là, Jules, qui a négocié la futaille et son contenu, rentre avec ses habits ordinaires.

— J'ai mes cent cinquante francs, dit-il à Bimar. En voulez-vous quittance? venez, je vous signerai cela chez Véfour.

— Chez Véfour? balbutie le brave homme avec surprise.

— Oui. Au diable la baraque! foin des huissiers!

Il entraîne l'instituteur, lui paye un déjeuner monstre, et le grise royalement.

Lorsque Jules raconte cette anecdote, il donne le menu du repas, la carte des vins, le chiffre de l'addition et termine en disant : — « Pauvre Bimar ! j'ai réussi tout un jour à le consoler de sa ruine. C'est la plus belle action et le meilleur déjeuner de ma vie ! »

En attendant Janin se trouve sans place. Les leçons au cachet ne sont point revenues ; l'automne est magnifique, personne encore n'a quitté la campagne.

Suivi de son frère Azor, il se promène sous les avenues silencieuses du Luxembourg.

Ne pouvant alimenter son estomac que d'une façon très-médiocre, il cherche à nourrir son âme par des lectures solides. Entre les innombrables merveilles que possèdent les lettres françaises, le recueil des feuilletons de Geoffroy lui semble le premier livre auquel un homme de goût doive accorder la préférence.

> O le plaisant esprit d'un poëte ignorant
> Qui, de tant de héros, va choisir Childebrand!

Preuve de vocation, va-t-on nous dire. Jadis les femmes de la cour de Lycomède virent Achille se précipiter sur des armes. A quarante siècles de distance, on voit Janin se précipiter sur des feuilletons de théâtre.

Nous répondrons à ceci tout à l'heure.

Laissons notre héros parcourir ces pages loyales et consciencieuses, où Geoffroy déshabille les talents de son époque et les rapetisse au point d'en faire des nains. Il est émerveillé du sans-façon avec lequel ce critique traite les célébrités les plus reconnues [1]. Voilà donc où peut conduire la plume? Quelle puissance! On n'a pas besoin de créer des chefs-d'œuvre; il suffit d'analyser, de disséquer, de critiquer ceux des autres. C'est beaucoup moins difficile, et l'on acquiert autant de gloire.

— Ah! se dit Janin, si je pouvais être journaliste!

[1] Geoffroy a toujours nié le génie de Talma.

Sur ces entrefaites, Azor, courant dans les avenues, fit la connaissance d'une levrette mignonne, qui parut vouer au barbet un sentiment tendre, car elle vint sauter et gambader avec lui jusqu'aux pieds de Janin.

— Ici, Flora !... Veux-tu t'en aller, vilaine bête ! dit une jeune dame, fort élégante, accourant pour chasser le barbet à coups d'ombrelle.

La seconde apostrophe, et la plus disgracieuse, s'adressait à Azor.

— Madame, dit Jules, permis à vous de trouver mon chien déplaisant, mais je vous supplie de ne point le battre.

Un jeune homme, dont la dame venait de quitter le bras pour empêcher sa levrette de fréquenter Azor, arriva sur

le lieu de la scène et fit au maître du barbet quelques excuses polies sur la vivacité de sa compagne.

Tout à coup ce jeune homme pousse un cri, Jules en pousse un autre. Ils viennent de se reconnaître et s'embrassent avec effusion. Ce sont deux amis de Louis-le-Grand.

Azor et la levrette profitent de la circonstance pour reprendre leurs ébats. La dame n'ose plus se plaindre.

— Je te fais mon compliment, dit le jeune homme, tu te portes comme un charme. Quelle mine fleurie! quelles joues rubicondes!

— Eh! oui..... la misère! répond Jules en souriant.

— Fi! quel mot! doit-on jamais le

prononcer à notre âge? Si tu n'es pas entré dans une carrière lucrative, imite-moi; taille une plume et fais des articles pour les journaux.

— Hein!.... qu'entends-je?.... tu es journaliste! s'écria Jules pressant avec transport les mains de son ami. C'est merveilleux! à l'instant même je songeais à le devenir.

— Eh bien, je t'offre ma protection.

— Je l'accepte, avec reconnaissance, avec bonheur!

— C'est dit. Viens ce soir dîner avec moi chez madame (Janin fit un profond salut). Madame est une des artistes les plus distinguées du boulevard (Janin salua jusqu'à terre). Nous irons ensemble à l'Opéra-Comique, où madame t'offre

une place dans sa loge (Janin faillit tomber à genoux).

— Ah ! madame, que de bonté ! murmura-t-il. Je vous jure...

— Ici, Flora ! dit la dame distraite. Pardon, monsieur. Oui, c'est entendu, nous vous attendons à dîner ce soir ; mais ne nous amenez pas votre vilain chien !

Ils se séparèrent.

A partir de ce jour, il y eut entre Azor et Jules une grande froideur. Pourtant le barbet seul avait causé la bienheureuse rencontre. Son maître lui devait tout, la protection du journaliste, un dîner confortable, un fauteuil dans une loge de face, aux côtés d'une jolie femme, et des espérances à n'en plus finir.

Mais ce n'est pas la première fois que les chiens ont à se plaindre de l'ingratitude des hommes.

Le barbet tomba dans le désespoir. Il avala, dit la chronique, une boulette empoisonnée, qui lui fut perfidement offerte par le propriétaire. Janin ne pleura même pas la mort de cet ami fidèle, tant il éprouvait de joie de mettre un pied dans le journalisme.

Son ex-camarade de classe venait de le faire recevoir au nombre des rédacteurs de *la Lorgnette* [1].

Et si l'on nous reproche de raconter un peu trop à la légère ces particularités entièrement véridiques, nous adresse-

[1] Feuille de chou théâtrale, où Janin reçut en partage le compte rendu des pièces de l'Ambigu-Comique.

rons une question fort simple à nos lecteurs, avant d'accepter le blâme ; nous demanderons :

— Vous est-il jamais venu à l'esprit de prendre Janin au sérieux ?

Tous vont me répondre :

— Oh ! non, certes !

Alors de quoi vous scandalisez-vous ? Le ton de cette biographie convient à son sujet.

M. Janin est un fort honnête homme, un citoyen recommandable : à ce point de vue, nous lui accordons toute notre estime, et c'est quelque chose. Mais pourquoi s'est-il avisé d'aborder la littérature ? où était la nécessité qu'il devînt feuilletoniste ? avait-il besoin de se fourrer dans cette galère ? Dites-le-

nous, s'il vous plaît, là, franchement, est-ce que ce gros visage naïf, créé pour la bonhomie, la candeur et le sourire, devait jamais fulminer de l'œil et montrer les dents ? Voyez cette main potelée, fine et ronde ; la destinée d'une pareille main, quoi qu'on dise, était de faire constamment patte de velours, et voilà que notre homme y laisse pousser des griffes.

Ah ! malheureux Jules ! quelle folie !

Pour exercer avec dignité la critique, n'importe en quel genre, il faut être sûr de soi-même ; il faut avoir affermi son jugement par de graves études ; il faut sonder sa conscience, descendre au fond de son âme, et savoir si la raison, la sincérité, la justice y résident.

Avez-vous fait cela ? répondez.

La critique est un sacerdoce, mon pauvre garçon, ne vous y trompez pas ; elle demande une grande force morale, un esprit sain, dégagé des ténèbres de l'ignorance, et qui soit à l'épreuve de la rancune, de la jalousie, du caprice. Pour devenir un bon critique, il ne suffit pas de dépouiller la redingote crasseuse d'un pion de collége, de ramasser une plume n'importe où et de s'embusquer au coin d'un journal pour attendre les auteurs : non, vraiment, Janin, ce n'est point cela, mon ami !

Vous avez beau nous menacer d'un procès, vous entendrez, et le public entendra ce que nous avons à dire.

Il n'y a pas de juges en ce monde qui

voudront étouffer notre voix, lorsqu'il s'agit de la défense des lettres. Et puisque nous parlons des juges, vous n'ignorez pas, mon cher, qu'ils ont appliqué dans tous les siècles la peine du talion. Votre biographie n'est pas autre chose qu'une application de cette peine. Résignez-vous à subir les coups de verge que vous avez infligés si souvent aux autres.

Jules Janin lui-même nous a tendu jusqu'ici le fil biographique.

Nous l'avons suivi pas à pas dans le dédale un peu confus de son propre récit : maintenant nous le retrouvons journaliste, avec le théâtre de l'Ambigu sous sa coupe.

Tous les soirs il traverse la Seine et

suit la rue St-Martin jusqu'au boulevard; il tourne à droite, fait deux cents pas, traverse la chaussée d'un pied leste, et le voilà dans son empire.

Les nymphes de l'endroit le cajolent et le courtisent pour obtenir dans *la Lorgnette* quelques lignes flatteuses ; mais en arrière elles se moquent de lui et le baptisent du nom de *Jean-Jean.*

Cette sotte dénomination provient du J. J. que le nouveau rédacteur place comme signature à la fin de ses articles.

Bientôt on ne se gêne plus, et la raillerie prend ses coudées franches.

—Eh ! bonjour, monsieur *Jean-Jean !* crient ces dames. — Comment vous portez-vous, monsieur *Jean-Jean?* — Tu

n'as pas lu le dernier article de *Jean-Jean*, ma chère? — On dévore les articles de *Jean-Jean.* — Ce gros *Jean-Jean* devient à la mode. — Payez-vous à souper ce soir, *Jean-Jean*, mon ami?

Notre homme se fâche tout rouge.

Les petites causes engendrent les grands effets, comme l'a victorieusement démontré M. Scribe : toute l'histoire du prince des critiques découle du sobriquet de *Jean-Jean* [1].

Au lieu de prendre une tenue digne et de repousser par le dédain ces plaisanteries niaises, le rédacteur de *la Lorgnette* avise que sa plume est une arme

[1] En arrière ses amis le nomment *Jeannot*. Quelques-uns poussent l'inconvenance jusqu'à l'appeler Janin, dit l'*Ane mort*.

et qu'il peut s'en servir contre les railleurs.

Jugez alors des comptes rendus!

Ce n'est plus la vérité qui les dicte; la conscience n'y est pour rien.

Vous m'avez appelé *Jean-Jean*, madame? cela suffit : je ne reconnais à votre jeu ni mérite, ni délicatesse, ni grâce; vous n'avez point d'élan, vous manquez de verve. Le public vous trouve détestable, et vos épaules sont maigres.

Quel est, je vous prie, cet individu qui passe d'un air distrait? C'est l'auteur de la pièce nouvelle. Il ne m'a pas salué, ce me semble? Attends un peu, attends donc!

Et *la Lorgnette* vous rédige un délicieux article, tout frétillant d'épigrammes. L'auteur est aiguillonné, lardé, percé à jour. Sa pièce est une œuvre sans nom, quelque chose de monstrueux et d'horrible, où l'absurdité donne les mains à la sottise, où le style et le bon goût ne brillent que par leur absence..., et cela t'apprendra, maroufle, à cultiver la politesse !

M. Janin se complaît dans ce système. Il réussit, de nos jours, à développer sa tactique sur une échelle immense. Arbitre absolu des destinées théâtrales, il les règle à sa fantaisie et les fait pivoter sur la pointe flexible de son caprice.

On doit, si l'on veut obtenir ses bonnes grâces, être continuellement à

ses genoux. Dorlotez-le, mignotez-le, flattez-le; brûlez-lui sous les naseaux tous les parfums de la louange. Grattez et regrattez la nuque à ce perroquet hebdomadaire qui jase tous les lundis sur le perchoir des *Débats*. N'oubliez pas de lui dire qu'il est mignon, qu'il est beau, qu'il a bon bec et gentil plumage.

Surtout ne lui reprochez pas de répéter tous les lundis la même chanson.

Vos affaires iront pour le mieux, soyez sans crainte. Il vous rendra toutes vos gentillesses au centuple, il vous caressera de son style le plus moelleux, il vous bichonnera de ses phrases les plus douces, il vous étendra sur le lit de fleurs de ses périodes, il vous inondera

de la pommade la plus odorante de ses feuilletons.

Mais, si vous n'avez pour lui ni prévenances délicates, ni procédés flatteurs ; si votre obséquiosité, toujours en éveil, ne se prosterne pas à plat ventre devant ce grand Lama des coulisses, vous êtes perdu.

Faites vos adieux à la gloire dont il tient tous les rayons pour les distribuer à sa guise.

Jamais la célébrité ne couronnera votre front d'une auréole, si vous avez été pour ce bon M. Janin sans respect, sans vénération, sans égards.

Oubliez de vous découvrir quand il passe, et vous resterez dans ces limbes obscurs où il plonge les plus beaux ta-

lents, lorsqu'ils ne s'inclinent pas devant sa ronde et majestueuse personne.

« Ah ! c'est à prendre ou à laisser, vous dira Jules. Ceci est ma profession de foi ; vous avez la mesure de ma conscience littéraire. Je fais de la critique, il faut que cela me rapporte quelque chose. Eh ! de quoi vous plaignez-vous en fin de compte ? Je n'ai jamais eu, Dieu merci, la prétention de fouiller dans vos poches. Me voyez-vous, la plume au poing, la phrase chargée à mitraille, m'embusquer au coin des *Débats*, comme un bandit napolitain, pour dévaliser les directeurs, rançonner les auteurs et demander aux malheureux acteurs la bourse ou la vie ? Gar-

doz votre argent, mais saluez, morbleu! »

Parfaitement dit, gros père.

Nous savons que vous êtes honnête homme; déjà nous l'avons déclaré plus haut; nous le répétons et nous le répéterons encore.

Ce n'est pas vous qui déshonorez la littérature et qui inventez le vol au feuilleton. Dieu nous préserve de vous soupçonner de ces manœuvres ignobles qui s'exercent en pleine civilisation et en plein soleil.

On ne vous refuse pas la main, à vous. Un directeur de l'Opéra ne vous fera jamais la sanglante injure de vous tendre un billet de mille francs au bout d'une paire de pincettes.

Mais si vous laissez aux bandits napolitains la critique à plume armée ; si derrière le feuilletoniste personne n'a le droit d'aller souffleter l'homme et de lui reprocher la vénalité de sa phrase, le commerce impur de ses articles, l'homme est sauvé, l'écrivain ne l'est pas.

Il est expressément défendu au critique d'être fantasque ; il n'a pas le droit de se montrer capricieux [1]. Ses rancunes personnelles, ses susceptibilités ridicules, son amour-propre, son orgueil, ses antipathies ou ses sympathies ne doivent pas franchir le seuil de son cabinet de travail.

[1] « Mademoiselle Rachel, dit *l'Artiste,* a été mauvaise, — dans cent cinquante feuilletons de M. Janin, — pour avoir oublié de lui donner des bonbons le jour de sa fête. »

C'est un sanctuaire où le dieu des arts lui ordonne d'accueillir indistinctement amis ou ennemis.

Le jour où le prêtre manque de justice et d'impartialité, qu'on le chasse de l'autel !

Or, vous êtes ce prêtre-là, messire Janin.

Quelle est, dans notre siècle, la gloire véritable dont votre critique n'ait pas essayé d'obscurcir la splendeur? Vous avez traité Balzac avec une irrévérence que sa tombe illustre vous reproche aujourd'hui comme un crime. Tout ce qui était grand, tout ce qui était beau, vous avez voulu le rapetisser et l'enlaidir. Pygmée jaloux, vous attaquiez les géants et vous

leur mordiez le talon pour les arrêter dans leur marche. Si quelquefois, après avoir insulté le génie, on vous a vu tout à coup lui rendre hommage, vous n'avez été mû ni par le regret ni par le repentir. On peut être sûr que le vent d'une rancune ou d'une jalousie plus forte soufflait dans les barbes de votre plume, et lui faisait opérer cette brusque volte-face.

Ainsi Victor Hugo, que vous aviez méconnu, contre lequel vous avez écrit des pages si dédaigneuses, Victor Hugo maintenant est *le roi des poëtes;* vous l'appelez *écrivain sublime;* il est devenu pour vous *l'aigle aux ailes puissantes.*

Cachez mieux votre ficelle, mon cher!

Il ne vous manquait plus, parbleu, que d'avoir des haines politiques[1] !

[1] Les tendresses orléanistes de M. Janin sont connues. Il doit à Louis-Philippe ce ruban rouge qu'il était si malheureux de ne pas avoir. Une fois décoré, Jules n'eut plus qu'une préoccupation, celle de se faire pardonner son ruban par des amis jaloux. Il rencontre un jour Théodore Burette, professeur d'histoire, et dit : « Ah çà ! pourquoi ne portes-tu pas ta croix ? Tu la mets dans ta poche sans doute pour faire la cour au *National* ? — Tu m'affliges, répond Burette. Je ne suis pas décoré. — Par exemple ! toi ! le seul homme qui sache l'histoire de France ! Demande une audience au ministre, je t'accompagnerai. Tu auras le ruban, j'en fais mon affaire ! » Huit jours après, ils s'en vont bras dessus bras dessous à l'instruction publique. Jules est admis le premier à l'audience de M. Villemain. Il reste une heure avec le ministre et dit à Burette en sortant : « L'affaire est dans le sac, mais j'ai eu un mal ! Remercie bien le ministre au moins ! » Introduit à son tour, le professeur se confond en actions de grâce, et M. Villemain de répondre avec un ton de glaciale impertinence. « Que signifie tout cela ? M. Janin ne m'a pas dit un mot de vous. Allez, monsieur ! » Burette en fit une maladie. Jules a toujours affirmé qu'il avait eu la parole du ministre. Cela n'a rien d'impossible.

On n'est pas plus maladroit et plus inconséquent que vous l'êtes. Pourquoi souffleter ainsi votre présent avec votre passé? que croyez-vous y gagner pour l'avenir?

Ah! vous n'êtes plus alerte, Janin, mon ami! La corde devient flasque, le balancier vous tombe des mains. Vous n'allez plus ni en avant ni en arrière. On assure que votre esprit prend du ventre et qu'il tourne sur lui-même comme un tonton.

Mais laissons dire les méchantes langues. Il faut achever notre tâche.

La vieille tante de Jules, sa seconde mère, a rendu le dernier soupir, après avoir dépensé son dernier écu[1]. Janin

[1] On affirme qu'elle est morte abandonnée, sans

donne congé de l'appartement qu'ils occupaient ensemble et se réfugie dans une mansarde du quartier Saint-Jacques, bien qu'il fût alors très à son aise.

C'était un genre qu'il se donnait.

Pendant huit mois seulement *la Lorgnette* eut les honneurs de sa féconde et spirituelle rédaction. Janin passa tout à coup au *Figaro* avec armes et bagages. Cette feuille, qui venait à peine de naître, avait déjà toutes ses dents.

« C'était, dit Jules, un journal plein d'indignation et de fiel. Chaque matin éclataient

pain et sans feu. C'est impossible. Jules Janin n'a pas été ingrat à ce point pour l'amie dévouée de son enfance, pour la bienfaitrice qui s'est saigné les veines, qui l'a logé, nourri, entretenu pendant toute sa jeunesse et ses longs débuts dans la littérature. Encore une fois, c'est impossible.

de nouveaux sarcasmes, de nouvelles colères. Nous étions tous méchants sans méchanceté et cruels sans le savoir. »

Bon apôtre !

Pourquoi n'ajoutez-vous pas que vous étiez spirituel sans esprit et que vous amusiez le public sans vous en douter?

Janin contribua puissamment au succès du *Figaro* [1]. Il s'y montra tout à

[1] Outre sa collaboration à cette feuille, il a travaillé dans le *Journal des enfants*, dans le *Magasin des familles*, dans la *Revue de Paris* et dans *l'Artiste*. Avant de passer aux *Débats*, il a rédigé le feuilleton de *la Quotidienne* et celui du *Messager*. Le premier de ces journaux a publié de Janin une nouvelle qui a pour titre *les Cheveux de la reine*. Il était légitimiste alors; mais depuis... « L'homme absurde est l'homme qui ne change jamais. »

A l'époque où notre héros était à *la Quotidienne*, il inventa *le Marchand de canards*, ce type curieux oublié par Balzac dans la *Monographie de la presse parisienne*. Un de ses amis le tourmentait continuel-

la fois jovial et agressif. On cite comme son plus glorieux fait d'armes ce bizarre discours de réception académique, au bas duquel se trouvaient ces mots pour signature : *le Duc de Montmorency*.

lement pour l'insertion de quelques articles. « Impossible, dit Janin, tu écris comme une huître. Si tu veux gagner de l'argent, voici ce que tu as à faire. Invente des bourdes, creuse ton imagination pour trouver des suicides étranges, des assassinats horribles. Dis qu'une femme est accouchée d'un enfant cornu; affirme qu'un serpent de mer de trois cents mètres de longueur a paru sur les côtes du Havre, etc. Onze ou quinze lignes pour chaque article. S'il est de nature à provoquer une réclamation, tant mieux, on te le paiera double. » L'ami suivit le conseil, et l'industrie a pris de nos jours un développement immense. Nous avons vu un marchand de canards dans les bureaux de M. Dumont, de *l'Estafette*. Il entre, salue et tire de sa poche une multitude de petits papiers qu'il fait lire au rédacteur. « Combien celui-ci ? — Deux francs. — C'est trop cher ; trente sous. » On le paie et il va proposer ses volatiles à d'autres journaux. Ce commerce est lucratif.

Le dernier rejeton de la grande famille venait d'être admis au nombre des Quarante.

Il protesta dans *la Quotidienne* contre la burlesque harangue du *Figaro*. Les autres feuilles monarchiques réclamèrent également en son nom.

Janin tenait sa réponse toute prête :

« — A qui diable en avez-vous, monseigneur? s'écria-t-il. Vous avez donc été reçu à l'Académie française? Pardieu! je l'ignorais, je vous assure, et c'est bien involontairement que j'ai trompé le public. M. le Duc, aubergiste du *Cheval-Blanc* à Montmorency, s'est fait recevoir membre de la société chantante de ladite ville. J'ai donné le compte rendu de la séance et j'ai publié

le discours du récipiendaire. Vous n'êtes pour rien dans la chose... désolé du quiproquo! »

Le double sens était fort adroitement maintenu d'un bout de l'article à l'autre.

Victime de cette bouffonnerie singulière, le noble duc vit tous les rieurs se mettre du côté de Janin. Triboulet n'eut jamais succès semblable, même en se moquant de François Ier, son maître.

Nous avons vu le collégien de Louis-le-Grand faire acte de libéralisme, dès l'âge le plus tendre : jugez comme il griffa cette malheureuse Restauration, lorsqu'il eut entre les mains une plume de journaliste! Le renversement du trône de Charles X est l'ouvrage de Jules, il vous l'affirmera lui-même, et, si vous

le poussez un peu loin, vous l'entendrez professer les doctrines les plus révolutionnaires.

« L'opposition a été ma vie à moi, comme à d'autres la défense du pouvoir est leur vie. Le premier qui a jeté des paroles d'opposition après Juillet et qui les a signées, c'est moi. »

Diable d'homme ! c'est vrai pourtant. *Barnave* est là pour le dire. Jamais diatribe plus violente ne fut publiée contre la maison d'Orléans. Le balancier penchait alors à gauche ; il s'est, depuis, incliné fortement vers la droite, et Jules a dansé pour la branche cadette.

J'suis né Paillasse, et mon papa,
Pour m'lancer sur la place,
D'un coup d'pied quenqu'part m'attrapa
Et m'dit : saute, Paillasse !
T'as l'jarret dispos,
Quoiq't'aies l'ventre gros

Et la fac' rubiconde.
N'saut' point-z-à demi,
Paillass' mon ami,
Saute pour tout le monde !

O vieux Béranger ! si Jules nous intente un procès, nous te mettrons en cause.

En ce temps-là notre héros fit connaissance de mademoiselle Henriette L...., fille d'une portière de la rue de Tournon, charmante et gracieuse personne qui doublait les ingénues à l'un des principaux théâtres de Paris.

Henriette imitait ses compagnes et cherchait à gagner la bienveillance de Janin.

Mines pleines de gentillesse, provoquants sourires, chatteries de femme délicates et mignonnes, rien n'était né-

gligé pour fléchir ce gros garçon, devenu le Croquemitaine des coulisses, et dont les articles faisaient peur.

Quand on est femme, l'embarras est grave, surtout si la critique est exigeante.

Notre jeune artiste osa parfois s'aventurer dans cette mansarde du quartier Saint-Jacques, où le Jupiter théâtral préparait ses foudres.

On obtenait ainsi des articles flatteurs et de bons rôles. Henriette n'avait plus à craindre le froncement de sourcil du feuilletoniste olympien. Jules s'humanisait au regard de la jolie visiteuse; il consacrait galamment une partie des bénéfices de sa plume à l'achat de cadeaux et de parures, qu'on ne refusait jamais,

pour ne point réveiller les foudres éteintes.

A la fin du spectacle, tous les soirs, Jules reconduisait la belle rue Saint-Dominique-d'Enfer. Henriette frappait à une porte ; cette porte, une fois ouverte, se refermait sur elle et laissait Janin dehors.

— Je demeure avec ma famille, disait l'actrice, et vous ne pouvez pas entrer, mon ami.

— Cher ange! pensait Janin, repose en paix dans le calme et dans la sagesse! Puissent tous les rêves paisibles te bercer sur leurs ailes d'or!

Et lui-même s'en allait rêver dans sa mansarde solitaire.

Mais, un soir, au foyer du Vaudeville,

Jules apprend qu'il a un rival, et que ce rival est un jeune peintre de beaucoup de talent, logé rue Saint-Dominique.

Grand scandale, duel imminent. D'officieux amis s'interposent. On en vient à une explication douloureuse, mais amiable.

— Jurons de ne plus revoir cette femme ! s'écrie le peintre.

— Oui, jurons-le ! dit le feuilletoniste.

Ils se frappent solennellement dans la main.

Trois jours après, l'habitant de la rue Saint-Dominique pardonnait à son infidèle, et Jules, de son côté, cherchait sournoisement à revoir Henriette.

— Serment d'amoureux ! pensait-il, serment de jésuite !

Mais apprenant que son rival, plus

leste et plus habile, l'a prévenu dans le parjure, il jette des cris de colère, prend la plume et commence le fameux livre de *l'Ane mort et de la Femme guillotinée*.

Or Jules n'a pas la clairvoyance suprême. Heureusement pour son héroïne, heureusement pour la morale, tous les frais d'horreur de ce livre sont en pure perte. Le *rêve brûlant de sa vingtième année* (c'est ainsi qu'il s'exprime au sujet de son œuvre) lui montre au réveil Henriette devenue la femme du peintre, sage, fidèle, vertueuse, mère de famille respectable, ayant à la fois l'estime de son mari, celle du monde et l'amour de ses enfants [1].

[1] Une autre héroïne de ce livre existe encore. C'est l'énorme soubrette du théâtre des Arts, à Rouen.

Que ceci, messieurs les critiques, vous serve de leçon.

La peur n'a jamais été de l'amour. Ne vous trompez pas sur la nature de votre influence. Tout s'adresse à vos articles, et votre personne, croyez-le, n'est absolument pour rien dans la chose. Parce qu'une pauvre femme a eu le tort d'être craintive, elle n'est pour cela ni démoralisée ni perdue.

De toutes les prophéties de Jules, il

L'auteur l'a peinte dans *l'Ane mort* sous les traits de la bonne qui met sa maîtresse à la porte. Cette habitude indécente de se venger des femmes dans leurs écrits est commune à beaucoup de littérateurs de notre siècle. Si Jules a divulgué ses peines de cœur, en revanche il a crié sur les toits ses triomphes amoureux. Cela fait compensation; mais nous ne croyons pas que mademoiselle Georges soit très-flattée de ces forfanteries.

ne reste qu'un méchant livre. Cet Isaïe boiteux a trébuché contre la rancune et s'est cassé le nez contre le mensonge.

Outre ce roman de *l'Ane mort*, notre homme en a commis quelques autres; mais, si l'oubli du public équivaut au pardon, M. Janin peut dormir sans inquiétude. La *Confession*, cette guenille encyclopédique trouvée dans la garde-robe du vieil Arouet, jointe aux six volumes des *Contes* plus ou moins *fantastiques* et plus ou moins *nouveaux*, ne constituent pas un bagage d'écrivain très-précieux, même si l'on y ajoute *Un cœur pour deux amours* et *le Chemin de traverse.*

M. Nestor Roqueplan, qui sait son Janin sur le bout du doigt, affirme que

« *les Gaietés de Toulouse* et *la Religieuse champêtre* sont de petites coquineries littéraires, dont le souvenir a moins duré que le papier et qui sont allées protester sous le pilon contre l'indifférence publique [1]. »

Assez bon juge, quand il ne s'agit pas de musique, Nestor s'écrie quelque part, en s'adressant à Jules :

[1] Jules Janin, lorsque la littérature illustrée prit naissance, vendit aux libraires une multitude d'œuvres de pacotille, dont les principales sont : *les Catacombes,* — *un Hiver à Paris,* — *un Été à Paris,* — *Suite de Manon Lescaut,* — *le Gâteau des rois,* — *Voyage en Italie,* — *la Bretagne historique,* — *Voyage de Paris à la mer,* — *Histoire de la littérature dramatique,* etc., etc. Son résumé de *Clarisse Harlowe* est détestable; il a gâté Richardson, comme Florian a gâté Cervantes. Le texte des *Galeries de Versailles* a eu M. Janin pour rédacteur.

« Vous êtes un écrivain irrésolu, impuissant, et surtout frivole. Vous êtes affublé de dentelles en imitation, vous secouez avec affectation les falbalas pompeux d'une robe fanée, dont le tissu aux couleurs fausses ne se rehausse jamais par un dessin pur et correct. Votre phrase déchiquetée, frangée, éliminée, s'en va par morceaux. Ces incidences dont vous abusez et dont les bons écrivains se servent pour reposer le lecteur, deviennent entre vos mains des poteaux trompeurs pour l'égarer dans sa route. Quelquefois puni par vous-même et enfermé dans cette phrase sans issue, vous bourdonnez à l'aventure pour en sortir, comme une guêpe contre une vitre : alors, vite les tirets, — vite une citation pour dégager M. Janin qui se cogne le front contre les parois de son grand style! »

Pas trop bête! comme dit Figaro.

Nestor juge à la fois le critique et l'écrivain. Son opinion sur Jules est en tous points conforme à la nôtre et à celle

du plus grand nombre. Nous citons toujours :

« Votre attaque, lui dit-il, n'est jamais franche; le trait, à force d'être barbelé comme une arme chinoise, ne pénètre pas. Lutteur sans poignet, vous recourez au croc en jambe. — Bruit sans coup, — tonnerre sans foudre, — feu d'artifice mouillé, dont les soleils partent à l'aventure. Votre plume crache, étoile le papier et ne sait pas courir droit; votre phrase est incertaine et insoumise, elle marche au hasard et sans ordre, elle semble soustraite à votre volonté comme les membres d'un homme malade de la moelle épinière. Les mots abondent, le mot ne vient jamais. Quand on la dissèque, cette phrase grassouillette, poupарde et vieillotte, on s'aperçoit que l'enveloppe ne recouvre pas un muscle, pas un ligament, pas une veine. »

Tout cela n'est que trop véritable. M. Janin, comme la plupart des critiques,

est une sorte d'eunuque littéraire. Privé de la puissance génératrice, il berce quelquefois les enfants des autres; le plus souvent il les dévore.

Sauvageon. sans culture, il pousse à tort et à travers des branches folles et des rameaux gourmands, sur lesquels on n'aperçoit jamais un bouton, jamais une fleur.

Il déteste les arbres fruitiers.

C'est un orfévre qui n'emploie que le chrysocale, un joaillier qui ne monte que du strass.

Ses œuvres contiennent toutefois une chose excessivement remarquable : c'est l'épisode des *Deux filles de Séjan*, dans *Barnave*.

Par malheur, ce diamant a été ciselé par Félix Pyat [1].

Il est reconnu que Jules Janin, dans le livre, reste au-dessous du médiocre. Jamais il n'a pu jeter le plan d'une scène de drame. Tous les genres lui glissent entre les doigts ; aucun ne se fixe sous sa plume. Il a voulu jadis à l'Athénée monter dans une chaire d'histoire ; mais cette chaire, qui était occupée par La Harpe à la fin du dernier siècle, a influé sur la destinée de ce pauvre Jules.

[1] Très-liés d'abord, Pyat et Janin se brouillèrent pour cause de dissidence politique. Un article du feuilletoniste des *Débats* sur Joseph Chénier provoqua de la part de Félix Pyat une réplique violente. Traduit devant les tribunaux, celui-ci fut condamné à deux ans de prison. La sentence frappait un peu le diffamateur et beaucoup le républicain.

Comme son devancier, nous le verrons, quelque jour

> Tomber de chute en chute au trône académique.

Triste consolation! Là-bas aussi notre homme aura le fauteuil de La Harpe.

Janin reconnaît lui-même son impuissance; il se condamne à la critique à perpétuité.

O son histoire des *Débats*, si nous pouvions la dire ici tout entière! ô les tours de passe-passe! ô les subtilités, les variations, les sauts périlleux, la farine et l'habit de pierrot! Quelle agilité! quelle prestesse! quel merveilleux jarret pour la danse! Jamais nuage qui passe, mouche qui vole, oiseau qui chante, papillon qui suit le zéphyr et

femme qui babille n'ont eu plus de mobilité, plus de bourdonnements, plus de modulations diverses, plus de caprice et plus de langue. Il parle, il parle encore, il parle toujours. C'est un fleuve de mots, un torrent d'épithètes, un océan de phrases. Tout cela ruisselle au hasard, tout cela se précipite, se heurte, se lève ou s'abaisse comme les flots dans la houle.

Le vent souffle, Jules écrit.

Éole, ce dieu fantasque, est là près du critique, s'évertuant sur le papier même, excitant la légèreté de la plume, gonflant le ballon du paradoxe, appliquant sa lèvre au sophisme pour l'enfler outre mesure, et travaillant l'eau de savon de la période pour y faire naître

des milliers de bulles étincelantes, qui tourbillonnent en l'air et crèvent où elles peuvent.

C'est le spectacle le plus amusant qui soit au monde.

Dans ce tohu-bohu verbeux, dans ce fatras, dans ce tumulte, cherchez l'idée, vous la trouverez absente. Papillotage de style, faux éclat, citations puériles, répétition systématique des mots, phébus ridicules et redondances éternelles, voilà tout Janin. Le quart d'une idée lui suffit pour accoucher d'un feuilleton de douze colonnes.

Et le chapitre des âneries, juste ciel! oserons-nous l'aborder?

Ce malheureux critique ne sait rien,

et sa prétention de tout savoir lui dicte les choses les plus désopilantes.

S'il aborde l'histoire, il prétend que Charlemagne et ses hauts barons assistaient à la première croisade ; ou bien il s'élève contre ce tyran de Louis XI qui a eu l'infamie de persécuter l'amant d'Héloïse ; ou mieux encore il arrache du front de Villars une branche de laurier pour la donner à Catinat, soutenant mordicus que celui-ci a gagné la bataille de Denain.

Ailleurs il réforme la carte de France et déclare que Marseille est le chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône, que Smyrne est une île et que Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, a dé-

barqué sur le champ de bataille de Cannes.

Mais c'est en histoire naturelle surtout que Jules est de première force : il nomme pompeusement le homard le *cardinal des mers*.

Scandalisé de la métaphore, Chevet a prié le critique de vouloir bien passer devant son étalage, afin d'examiner une fois pour toutes un de ces cardinaux avant son entrée dans le court-bouillon.

Vous croyez peut-être que le critique écoute attentivement au théâtre les pièces dont il est chargé de rendre compte? Ah! bien oui! ses yeux ne se tournent même pas vers la scène, et le temps de la représentation se passe en baguenaudes. Janin rit, plaisante, chantonne,

lorgne les dames, se promène dans les couloirs ou dans le foyer. Le lendemain, il dira que Samson joue le principal rôle quand c'est Provost. Il confondra le jeune premier avec le père noble, la soubrette avec l'ingénue, la grande coquette avec la duègne, Grassot avec Hyacinthe, Arnal avec Robert, mademoiselle Page avec madame Guillemin.

Toutes les balourdises qui lui viennent sous la plume, il les écrit intrépidement. Pourvu que la copie soit prête à l'heure, peu lui importe le reste.

En voulez-vous un exemple?

D'après M. Janin, *le Dîner de Madelon* [1] aurait été joué pour la première fois au Palais-Royal, en 1812; Minette aurait

[1] Voir le feuilleton des *Débats* du 2 octobre dernier.

créé le rôle et donné dans ce vaudeville les preuves d'un prodigieux talent. Quatre colonnes entières sont consacrées à l'éloge du talent de Minette. Or, Minette n'a jamais quitté le théâtre de la rue de Chartres; elle n'a paru à aucune époque ni sur les planches du Palais-Royal ni sur les planches des Variétés, et c'est madame Elomire qui a créé le rôle de *Madelon*. Qu'en dites-vous? Une simple recherche aurait suffi à cet étrange critique pour ne pas commettre des erreurs aussi flagrantes [1]; mais pourquoi

[1] Dans le même feuilleton, Janin prétend que Desaugier était un homme sage, rangé, paisible; c'était un viveur intrépide. Il affirme que Minette, au début de sa carrière, était dans l'indigence; elle a continuellement roulé sur l'or. On l'a vue, dans ces derniers temps, mourir millionnaire.

se déranger? Le robinet coule, les *Débats* attendent, et ce bon public gobe toutes les bourdes.

Voilà le système-Janin.

Le laisser-aller de sa plume lui a causé bien des tracasseries, bien des querelles, bien des déboires. On a plus d'une fois arraché la batte de cet arlequin littéraire pour la lui briser sur les épaules. Mais qu'importe? il danse toujours.

Au mois d'octobre 1841, notre homme se marie, et, le soir de ses noces, au lieu de prendre la direction de la chambre nuptiale, il s'enferme dans son cabinet pour écrire un feuilleton. De quoi va-t-il parler aux lecteurs? De théâtre? Non. De son mariage? Oui.

C'est la pièce nouvelle de la semaine.

« D'abord ce sera comme une stupeur générale. Quoi donc? Il est marié? Lui-même? A son âge? C'est un homme mort. Que va-il devenir, juste ciel! — Et de cette jeune fille, que va-t-il faire? Il en fera une bohémienne, tout comme il est bohémien! »

Ce bel exorde achevé, Jules raconte les obstacles sans nombre qu'il a dû vaincre pour arriver au *conjungo*. Quel métier que celui de prendre femme! que de rebuffades il faut essuyer, grand Dieu!

« Avisez-vous de demander en mariage le premier visage pelé et tondu que vous aurez rencontré grognant sourdement dans un coin. Faites une question indirecte sur la dernière fille à marier, rougeaude et mal dégrossie, qui vous aura fait les plus vives agaceries du monde. — Touchez là, vous n'aurez pas ma fille. »

En vérité, les pères sont bien absurdes. Pauvre critique! le voyez-vous, humble, patient, infatigable, cherchant une femme, comme Diogène cherchait un homme?

Seulement, le gaillard la cherchait peut-être sans lanterne.

O bonheur! il la trouve enfin! tout s'arrange, le contrat va se signer. Chateaubriand écrit à Jules : « Je ne vous bénis pas, parce que tout ce que j'ai béni est tombé. » Mais l'archevêque, qui n'a pas les mêmes raisons que l'auteur des *Martyrs* « envoie à l'heureux futur sa bénédiction et ses prières. »

« Elle alors tremblante, étonnée de tant de suffrages partis de si haut, regardait timidement autour d'elle. Son limpide et chaste re-

gard devenait plus hardi et semblait dire : Vous voyez bien que j'avais raison !—Cependant l'église était prête, l'autel était paré, la foule était grande ; on n'attendait plus que la jeune fiancée. Elle a paru enfin! On l'a vue telle qu'elle est, jeune, belle, souriante, sincère. On n'est pas plus touchante, on n'est pas plus modeste et plus calme... — Quoi donc, cette petite main blanche et nette, cette grâce accomplie, la sérénité de ce beau visage, cette belle créature, tout cela pour un écrivain, pour...»

Mais taisez-vous donc, indiscret époux! le *National* prête l'oreille. Pourquoi bavarder ainsi en plein feuilleton?

Là, voyez, il est trop tard !

On a pris note de vos aveux, on se moque de vos confidences, et M. Rolle taille sa plume. Ah! Janin! Janin! voici que vous n'êtes plus à la noce, mon cher! Écoutez plutôt :

« Permettez-moi, monsieur, de mêler mes félicitations aux félicitations que vous vous adressez à vous-même et de mettre mon humble grain d'encens dans l'immense cassolette que vous brûlez pour votre propre usage — Enfin vous êtes marié! Il n'y a plus de *oh!* ni de *comment?* ni de *ah!* qui tienne; il faut que l'univers se remette de sa stupeur et en prenne son parti. — Votre feuilleton conjugal, daté de Saint-Sulpice et écrit sur l'autel, vous l'avez charitablement intitulé le *Mariage du critique* et non pas *d'un critique*. Comme un autre a dit : L'État c'est moi! vous vous écriez modestement : Le Critique c'est moi! Grand merci, monsieur! Il résulte de cette incarnation de l'esprit, du talent et du crédit de tous les critiques en un seul que, depuis huit jours, nous sommes tous mariés en votre personne. C'est un charmant cadeau que vous nous faites là, monsieur, si j'en crois le prospectus de la mariée, que vous avez fait tirer à dix mille exemplaires. — Que vous êtes un mari généreux, monsieur! J'en connais, et plus d'un, qui gardent leurs femmes avec le

soin vigilant du dragon des Hespérides. Vous, monsieur, du premier coup, vous faites imprimer, timbrer, mettre sous bande et distribuer votre femme à Paris et dans la banlieue. Cette publication ne peut manquer de vous attirer de nombreux souscripteurs. — P. S. L'Europe attend avec impatience les jappements de la jeune famille que vous lui annoncez. »

Janin ne répondit pas, il était écrasé sous le ridicule.

Peu de temps après, il fut obligé de soutenir une polémique terrible avec l'auteur des *Demoiselles de Saint-Cyr*. Du haut de sa montagne d'orgueil, Alexandre Dumas fit descendre des rochers sur la tête de Janin, pour le punir d'avoir critiqué sa pièce. Il le traita de Fréron, d'ignorant, il osa presque l'appeler vipère.

« Vous mordez tout le monde, lui dit-il.. Ne pouvant mordre notre grand poëte dans le journal des *Débats* (la chose vous étant interdite par autorité supérieure), vous avez été l'attendre dans quelque feuilleton obscur de quelque journal ignoré, pour le mordillonner lorsqu'il passait, espérant que, s'il ne mourait pas de la blessure, il mourrait du venin [1]. »

Dumas, en outre, prouva victorieusement que Jules n'avait pas été capable, en trois mois, d'écrire un seul acte de la *Tour de Nesle* [2].

Notre infortuné critique ne s'est plus relevé depuis ces deux échecs. Roque-

[1] *Presse* du 30 juillet 1843.

[2] Les plaisanteries et les attaques de Dumas ne sont pas toujours marquées au coin du bon goût. Ainsi, dans ses *Mémoires*, il raconte que Harel élevait un cochon dans l'appartement de mademoiselle Georges, et que l'animal, au bout de six semaines, pesait vingt livres de plus que Janin.

plan lui a donné le dernier coup de massue. Vraiment c'était fort inutile.

Janin se prosterne, il est à terre, il fait son *meâ culpâ*. Le diable arrive au bout de son rouleau, la vieillesse frappe à sa porte ; il endosse un froc d'ermite et devient bon apôtre.

Si vous le coudoyez, il vous ôte son chapeau.

Plus de fierté, plus de manières hautaines. Il s'attable tous les soirs au café Véron, pousse le double-six avec le premier venu, et ne sort que pour aller babiller jusqu'à minuit chez la marchande de tabac du boulevard des Italiens.

Il ne veut plus avoir que des amis ; il cherche des affections et des dévouements. Tout ce qu'il a démoli depuis

vingt ou trente années, il s'efforce de le reconstruire.

Cette conversion nous touche.

Nous en sommes presque au regret d'avoir été véridique. Les torts d'autrefois sont rachetés par les vertus présentes.

Néanmoins, de temps à autre, les anciennes habitudes reparaissent, et le vieux loup de la critique montre encore les dents; mais c'est un simple oubli, une distraction passagère. Il se frappe la poitrine de plus belle, et pleure toutes les brebis qu'il a mangées.

Pourvu que ce ne soient pas les larmes du crocodile !

FIN.

FRANCIS WEY

EN VENTE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

CONFESSIONS

DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

Paris. — Typ. de Gaittet et Cie, rue Gît-le-Cœur, 7.



FRANCIS WEY

Litho par G. HAVARD

Imp de Mangeon, 67 r St Jacq Paris

LES CONTEMPORAINS

FRANCIS WEY

PRÉCÉDÉ

D'UNE LETTRE A EUGÈNE SUE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

BOULEVARD DE SÉBASTOPOL

rive gauche

1858

A M. EUGÈNE SUE

Paris, 6 octobre 1855.

MONSIEUR ET GRAND SOCIALISTE,

Vous avez emprunté les colonnes d'une gazette savoyarde pour y insérer, au sujet de votre biographie, une

réfutation très-violente, si j'en crois les bruits qui circulent.

Il est fâcheux que cet article, signé de vous, ne soit point encore entre mes mains. J'aurais eu grand plaisir, je vous le jure, à le communiquer à mes lecteurs.

Toutefois, ils n'y perdront rien pour attendre.

Puisque les journaux où vous daignez me combattre ne peuvent passer la frontière, il se trouvera bien à Chambéry, ou dans quelque autre ville des États sardes, un honnête

homme, ami des saines doctrines, qui enverra chez mon éditeur, bien mystérieusement et sous enveloppe, vos lignes agressives, afin que je puisse en prendre connaissance.

Je compte même, il faut l'avouer, sur le présent avis pour obtenir plus sûrement et plus vite l'article dont il est question.

Mais, entre nous, la main sur la conscience, quel peut être, monsieur, le sujet de votre colère et de vos plaintes?

Attendiez-vous mes louanges?

Pensiez-vous que j'allais citer vos livres comme des modèles de bon goût et de beau style?

Me jugiez-vous assez timide, ou assez indifférent aux intérêts de la morale, au repos de la France, pour ne pas attaquer vos funestes et déplorables œuvres?

De telles illusions ne pouvaient, sous aucun prétexte, vous traverser l'esprit.

Alors, pourquoi me répondre?

Est-ce pour démentir des faits? Je prouverai l'authenticité de tous ceux

que votre biographie renferme. Est-ce pour établir la sincérité de vos convictions? Hélas! vous n'y arriverez point! Votre existence tout entière est là, derrière vous, comme un rocher qui vous écrase.

Il me faut cet article savoyard, il me le faut à tout prix.

Mes lecteurs sont en éveil, il n'y a plus à s'en dédire.

Comment se fait-il, monsieur, que vous n'ayez pas eu le courage de me l'envoyer vous-même?

Prenez garde! on dira que vous craignez la riposte.

Depuis quinze jours et plus, j'ai écrit une lettre fort pressante au rédacteur en chef de la *Gazette de Savoie*, pour obtenir de lui le texte de votre réfutation.

Nécessairement il en a connaissance.

Lui commandez-vous de faire le mort et de ne pas accéder à ma requête?

Vous le voyez, je joue cartes sur table.

Il serait trop curieux que vous eussiez la prétention de me cacher les vôtres, et de me réfuter à la sourdine, à cinq ou six cents kilomètres de distance.

Même en écartant le roi, par principe, vous gagneriez trop aisément la partie.

Soyez bien convaincu, monsieur et grand socialiste, de la résolution ferme, tenace, inébranlable, que j'ai prise de longue date, et à laquelle je ne renonce pas, de démasquer tous les apôtres du mensonge, et de ne ja-

mais leur laisser le dernier mot, quoi qu'il m'en coûte.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

FRANCIS WEY.

Inexorable devant les positions dues au charlatanisme, devant les fausses gloires, établies sur l'exploitation ou sur de lâches manœuvres politiques, nous aimons à chercher le vrai talent dans l'ombre ou dans le silence du travail.

S'il nous est donné parfois d'attirer le

regard sur des hommes qui ont dédaigné de battre eux-mêmes la caisse à leur bénéfice, et si nous arrivons à leur gagner la sympathie de nos lecteurs, nous sommes heureux d'une action qui fait dire de nous :

« Il critique ceux qu'il pourrait craindre; il ne loue que ceux qu'il estime. »

Plus ou moins applicables à un certain nombre de nos *Contemporains*, ces réflexions le sont tout à fait au littérateur sur lequel nous appelons aujourd'hui l'attention.

Francis Wey est d'origine allemande.

Son bisaïeul, bourgmestre d'une ville du Palatinat, fut banni à la suite de l'en-

treprise de Louvois. Il chercha refuge en France. Accompagné de plusieurs de ses parents, il vint s'établir dans la capitale de la Franche-Comté.

Le commerce avec les Indes enrichit bientôt cette famille.

Peu de temps avant 89, le grand-père de Francis, victime de la sotte jalousie du parlement bisontin, et menacé de perdre en dernier ressort un procès ruineux, recourut à l'intervention royale. M. de Malesherbes lui obtint une audience de Louis XVI.

Infirmant d'un trait de plume l'arrêt de la cour, le monarque fit triompher le bon droit.

Mais bientôt le pillage révolutionnaire absorba ce que n'avait pu saisir la chicane.

Le chef de la maison Wey fut dépouillé de ses biens et jeté dans les cachots. Un des oncles de Francis et son grand-père maternel périrent sous la hache de la Terreur.

Au retour des émigrés, la famille ne conservait plus que de médiocres débris de son ancienne opulence. Elle n'en rouvrit pas moins son salon, et Francis enfant put entrevoir, dans le cercle intime de sa grand'mère, quelque chose du ton charmant du dix-huitième siècle.

Cela contribua, comme on peut le

croire, à entraîner ses aspirations et ses goûts hors de la sphère des idées commerciales.

Il naquit à Besançon le 12 août 1812.

A l'âge de trois ans, il fut sauvé des roues d'une voiture qui allait l'écraser par l'illustre sœur Marthe Biget, cette héroïne chrétienne, décorée d'une foule d'ordres sous l'Empire, et à laquelle les rois légitimes, à leur retour, accordèrent le droit de grâce.

Le hasard donna pour maître d'écriture à l'enfant une sorte de Caligula pédagogique, nommé le père Voinin, qui eut successivement sous son impitoyable férule le père de Francis d'abord, puis Francis lui-

même, et, entre ces deux générations, Charles Nodier.

Celui-ci, plus tard, observant la ressemblance de l'écriture de son jeune compatriote avec la sienne, s'écria :

— Bravo! Le père Voinin m'a souvent... trop souvent donné des verges. Mais, en revanche, il me rend aujourd'hui, sans le savoir, un fier service!

On était alors possédé de la manie des autographes.

Francis confectionna tous ceux qu'on demandait au célèbre académicien.

Notre héros fut envoyé au collége de

Poligny, petite ville assez pittoresque du Jura.

Le système d'éducation de cet établissement fantastique était assez baroque pour être résumé en quelques lignes.

Administré par des abbés, le pensionnat avait pour proviseur un jeune prêtre, qui, ne pouvant se consoler de ne point être colonel de cavalerie, tâchait de se faire illusion à cet égard.

Il disait la messe en bottes à l'écuyère et courait à cheval comme un centaure.

Parfois il lui prenait fantaisie de conduire son armée de collégiens dans les montagnes. On préparait des fourgons, e tout s'ébranlait.

Une musique militaire précédait le cortége.

Éperonnant sa monture, le proviseur trottait à côté comme un chef de brigade. Il avait donné l'ordre, avant le départ, de dessiner avec du fusain de magnifiques moustaches sous la lèvre de chaque écolier.

Cœur ardent, esprit gracieux, mais original à l'excès, l'abbé Reffay de Sulignan professait un mépris superbe pour les études classiques.

S'agissait-il de poésie, notre proviseur envoyait paître Racine fils, et même Racine père.

Il menait ses élèves, une belle nuit, par

un défilé sombre, en face des Alpes et du Mont-Blanc. Tout était combiné pour arriver à l'heure où les premiers rayons du soleil perçaient les blanches vapeurs des lacs.

Chacun se mettait à genoux; on entamait la prière, et l'abbé la couronnait par un beau discours.

Une fois, il éprouva le besoin de donner à ses élèves une maison de campagne.

Il acheta donc une sorte de ravin, un bois, des prés, le tout au revers d'une roche, et dominé par une masure à nicher des vautours. Ce terrain une fois acquis, et à très-bon compte, vu qu'on le jugeait impraticable, il donna trois mois de congé

à ses élèves, pour créer des terrasses et rebâtir la maison.

L'Université grondait, mais elle n'empêchait rien.

Du reste, aussitôt qu'on annonçait l'arrivée des inspecteurs, l'abbé se présentait dans les classes, rappelait aux élèves tout ce qu'il avait fait pour les rendre heureux, et leur demandait, en retour, deux ou trois semaines de travail acharné pour sauver l'honneur de l'établissement.

La reconnaissance enfantait des prodiges.

Après sept ou huit ans de cette éducation aventureuse, Francis Wey se trouvait

tout juste de force à entrer en cinquième dans un collége royal.

Or il venait de terminer sa seconde.

Comme il dénichait assez bien les aigles, appliquait le coup de poing avec précision, vidait d'un seul trait une bouteille, et bâtissait proprement un pan de mur, il croyait n'avoir plus rien à apprendre.

Sa famille, qui n'était pas d'humeur à laisser, faute d'hoirs mâles, s'éteindre une dynastie commerciale, âgée de plus de cent ans, le condamna tout aussitôt à aligner des chiffres.

Notre sauvage élève de Poligny, cloîtré dans la fabrique paternelle, regretta ses années de bohème.

Échappant quelquefois à son esclavage, il courait chercher l'ombre des forêts ou la solitude des rochers. L'aspect de la nature avait pour lui des charmes indicibles.

Par malheur, on ne lui permettait pas de la contempler souvent.

Quinze mois s'écoulèrent de la sorte, mais si lents et si tristes, que la santé du jeune homme s'altéra.

Chaque jour il s'effrayait de plus en plus du vide creusé dans son âme par la carrière qu'on lui avait choisie. Prenait-il un livre, écoutait-il de la musique, ébauchait-il un dessin, la tristesse s'envolait comme par enchantement.

Francis comprenait qu'on fût prêtre,

soldat, magistrat, professeur et même brigand romantique, à la façon de Charles Morr ou des paladins de l'Arioste.

Mais l'idée de s'atrophier entre une copie de lettre et des machines lui donnait la fièvre.

Envoyé à Paris, en novembre 1830, afin de concourir pour l'École centrale des manufactures, il résolut de se soustraire à des projets de famille diamétralement en opposition avec ses rêves poétiques.

Le séjour de la capitale attisait en lui la soif ardente des occupations intellectuelles, sans toutefois lui inspirer encore l'audacieuse ambition de chercher une place parmi ces esprits d'élite, qu'il entrevoyait

comme des demi-dieux sur les cimes d'un Parnasse inaccessible.

En ce temps-là florissait une jeunesse qui prenait, en hiver, dès après midi, la queue des Italiens, avec un morceau de pain dans sa poche pour l'heure du dîner.

Grâce à l'argent qu'il dérobait à ses repas, Francis entendit les chefs-d'œuvre de Mozart, de Gluck, d'Haydn, de Beethoven, de Rossini et de Meyerbeer.

Il sortait des Bouffes ou de l'Opéra la tête meublée de la partition; il la répétait, en errant le long des rues désertes, ne dormait pas afin de mieux la retenir, et la chantait, le lendemain, paroles et musique, à ses camarades de l'École centrale.

Peu d'écrivains modernes ont une éducation musicale supérieure à la sienne.

A vingt ans, Francis ignorait jusqu'à l'existence du métier littéraire.

Classant le goût d'écrire parmi les traditions perdues de l'ancien régime et les nobles distractions d'une société morte, il ne connaissait que de vieux livres. Jamais il n'avait ouï parler de Victor Hugo, et il pensait que Nodier, dont les jeunes étudiants vantaient les bals joyeux, était un conseiller d'État.

Mais, en dépit de son ignorance, il finit par écrire d'instinct, comme fleurissent les arbres, quand le soleil les échauffe et quand la séve a monté.

Le choléra de 1832 amena le licenciement de l'École centrale.

Francis alla passer quelques mois en Touraine chez un de ses cousins, M. Bacot de Romand.

Il trouva là des conseils et des livres, des traditions et des exemples.

Contemplant les vieux châteaux, disséminés sur les rives de la Loire et du Cher, il eut une première intuition de l'art et de la légende, et regagna la capitale avec un manuscrit en poche.

Mais comment arrivera-t-il à obtenir pour son œuvre les honneurs de la publicité?

Quelques amis lui donnent l'adresse de Mécène.

En 1832, Mécène habitait une chambre garnie sous les combles du Palais-Royal.

Par saint Jacques! il fallait le voir, coiffé de la casquette de Buridan, peigné en grève, et vêtu d'un triomphant pourpoint de velours de coton!

Mécène s'appelait Achille Ricourt.

Il était entouré d'une cohorte de jeunes écrivains, qui rédigeaient avec lui *l'Artiste.*

— Voyons, parle, enfant. Que veux-tu de nous? demanda-t-il à Wey, tout ahuri

de se trouver soudainement au milieu d'une société de l'aspect le plus moyen âge.

On vit qu'il s'agissait d'une demande d'insertion dans le journal.

Mécène campa l'aspirant sur un tabouret trop haut, prit le manuscrit, entama la lecture avec une gravité burlesque, et la mystification commença.

Le malheureux Francis était sur les épines.

Chacun jetait son lardon sous forme de louange excessive.

Un de ces grands littérateurs surtout, visage plein de bouffissure et de malice,

houspillait le patient avec persistance.

— Janin, disait Ricourt, ne trouves-tu pas qu'il y a du Balzac là-dedans?

— Du Balzac? répondait l'autre; ah! mon cher, c'est bien pis!

— Tu as l'accent de Nodier, dit Ricourt à Francis; tu dois être de Besançon. Connais-tu Charles Fourier [1]?

— Sa grand'mère et une de mes tantes étaient cousines, répondit notre héros avec candeur.

Et Janin de s'écrier :

« Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire! »

Parmi ces illustres Gaudissarts de la

[1] Le grand prêtre du phalanstère était lui-même Franc-Comtois.

littérature romantique se prélassait Gustave Planche.

Francis le vit quitter son siége et se promener, d'un bout de la chambre à l'autre, avec une impatience nerveuse, écrasant sous le poids d'une pantomime expressive notre malheureux novice littéraire, qui songeait sérieusement à prendre la fuite et à laisser entre les mains de Ricourt le corps du délit.

Mais il fut retenu par ces paroles solennelles de Mécène :

— Ta machine est exécrable, et nous serons obligés de passer la nuit à la remettre sur pied. N'importe, elle passera !

Deux jours après, *l'Artiste* imprimait

cette machine, sans y changer un seul mot.

Ce premier triomphe, semé de déboires, décida de l'avenir de Francis Wey.

Son père eut beau lui intimer l'ordre de quitter Paris, sa vocation lui avait coûté trop de peine à trouver, pour qu'il y renonçât. Il ne se sentit pas le courage de l'obéissance.

Besançon lui coupa les vivres.

Ici commence pour lui, comme pour tant d'autres, une période inouïe de luttes, de travail et de misère.

Logé dans un galetas, au bout de la rue de Cléry, l'intrépide jeune homme se

livre au travail nuit et jour, prenant à la fois connaissance des auteurs classiques et des écrivains modernes. Il travaille au lit, afin d'économiser le bois, et broche, pour vivre, quelques articles, destinés à un obscur recueil, intitulé *la Dominicale*, où il publie une série de monographies sur les paroisses de Paris.

Wey rencontre là souvent un confrère, plus novice que lui peut-être encore, et plus pauvre.

Ils se partagent les rares écus de *la Dominicale*.

Sans se connaître autrement que de vue, ils discutent avec frénésie des points de controverse religieuse, et se poussent

des bottes théologiques extrêmement rudes.

Dix ans plus tard, la première fois que Francis Wey et Granier de Cassagnac s'aperçurent dans le monde, ils s'écrièrent ensemble :

— Tiens ! c'était donc vous ?

Fier jusqu'à la démence, Francis écrivait à sa famille qu'il était heureux. On attendait pour le secourir qu'il avouât sa détresse.

Le veau gras en province ou la vache enragée à Paris, on ne sortait pas de ce dilemme.

Sans argent et presque sans pain, le

jeune homme eut l'héroïsme de continuer deux ans cette vie de travail.

Il prit ses degrés de licence, fit tous les frais de ses examens, et fut reçu élève pensionnaire à l'École des chartes, en même temps qu'Eugène de Stadler, son collègue actuel à l'inspection générale des archives.

Sous le ministère de M. de Persigny, Francis Wey accepta cet emploi, pour lequel il a de surprenantes aptitudes.

Eugène de Stadler et lui remplissent une mission fort sérieuse pour les lettres. Ils surveillent et dirigent le classement des archives départementales, communales et hospitalières. Le gouvernement fait exécuter, par toute la France, des in-

ventaires uniformes, d'après une méthode qu'ils ont établie[1].

Dès le commencement de 1833, notre héros avait éprouvé le désir de connaître deux de ses compatriotes, qu'il admirait de loin, et dont il dévorait les œuvres, Victor Hugo et Charles Nodier.

L'auteur de *la Fée aux Miettes* avait une telle renommée de bonhomie, que Francis dirigea d'abord ses pas de ce côté.

Un soir donc, il se rendit à la bibliothèque de l'Arsenal, s'annonçant comme

[1] M. Fortoul, ministre de l'instruction publique, vient tout récemment de nommer Francis Wey membre du Comité de la Langue, de l'Histoire et des Arts de la France.

un Bisontin de la connaissance de Charles Weiss, l'ami du poëte.

Ce fut ainsi qu'il pénétra dans ce salon, où l'on possédait si bien l'art de délier les langues et de persuader aux étrangers qu'ils étaient pourvus de tout l'esprit dont on les éblouissait.

A l'arrivée de Francis, Nodier devisait avec sa famille réunie.

Le jeune Franc-Comtois reçut le plus aimable accueil.

Il était là, babillant depuis trois heures au coin du feu, lorsque le maître de la maison s'avisa tout à coup de lui demander:

— Çà, mon cher ami, comment vous appelez-vous?

La question provoqua une hilarité générale ; mais tout s'arrangea pour le mieux. Francis apprit que son père et le bon académicien étaient amis d'enfance.

— Je lisais jadis mes premiers essais à votre grand-père, lui dit Nodier. Je lui ai servi de bâton de vieillesse ; vous serez le mien.

Charles Nodier se proclamait le chef des indépendants de la littérature.

Toujours il resta fidèle à ce rôle. Il accueillit les romantiques en qualité de rebelles, et, sur ce point, l'école classique lui garda perpétuellement rancune.

Quant à l'autre école, qui ne put réussir à faire du poëte ni un séide, ni un enthou-

siaste aveugle, elle se souvint mieux de quelques boutades ironiques échappées à l'humoriste après la victoire, que des services rendus par l'écrivain à la veille du combat.

Cette répugnance à parquer sa pensée dans un bercail littéraire tient sans doute à la sauvagerie du caractère franc-comtois.

Elle contribua longtemps à isoler Nodier, et nous voyons que, depuis, elle a laissé Francis Wey dans une position analogue. Aucun clan ne peut, à bon droit, revendiquer deux auteurs, absolument dédaigneux de tout, hormis de la forme.

Pour justifier sa paresse, le célèbre bi-

bliothécaire improvisait une véritable doctrine philosophique.

Il soutint, bien avant Louis Lherminier, que les paresseux sont la réserve de la France

Mais, tout en isolant le poëte, son individualisme lui a permis de frayer avec toutes les sectes, de coudoyer toutes les coteries, de flâner sur tous les terrains, d'écouter aux portes de toutes les écoles, et ces communions blanches à travers tous les cultes, où fut convié Francis à l'heure des débuts, exerça sur son esprit et sur ses idées une action légèrement dissolvante.

En effet, la société de l'Arsenal rassemblait les éléments les plus disparates.

L'esprit y régnait à l'état de maladie aiguë.

Sous ce prétexte, la politique, les tartines parlementaires et ceux qui les pétrissaient étaient bannis de la maison. Les ennuyeux passaient au second plan, fussent-ils pairs de France, académiciens, ou même millionnaires.

Dans les premières années du règne de Louis-Philippe, on rencontrait sur ce terrain neutre les gens les plus opposés par la direction de leurs idées.

C'étaient Ballanche et Jouffroy avec le phalanstérien Considérant; le royaliste Michaud avec l'astronome Mauvais, qui rêvait la république; Frédéric et Jean-Baptiste

Soulié, que l'on a fait si souvent frères, et qui se connaissaient à peine ; l'un (le Soulié gauche), attaché au *Courrier-Français*, l'autre (le Soulié droit), promettant des articles à *la Quotidienne*.

Bordelais spirituel et grand diseur de bons mots, Jean-Baptiste n'avait qu'une antipathie, M. Dupin aîné.

Un jour, il termina une tirade contre lui par ces mots, articulés avec flegme :

— Enfin, je le verrais se noyer, que je ne lui offrirais pas un verre d'eau !

On lui savait à Paris un ancien condisciple, qui passa, un beau jour, de vie à trépas, et l'on crut devoir prendre quelques

précautions pour lui annoncer la mort de ce camarade, qui se nommait Persil.

— Il aura mangé du perroquet, répondit tranquillement Jean-Baptiste.

Au nombre des plus assidus visiteurs de l'Arsenal, il faut signaler aussi Alfred de Musset et Dupaty, Amaury Duval et Delacroix, Gigoux et Dauzat.

Les contrastes abondaient.

Dupaty, à cette époque, entrait à l'Académie, de préférence à Victor Hugo. Charles Nodier lui-même avait vu passer avant lui M. Dupin aîné et M. Jay.

Ne pas confondre avec l'inventeur du *Jayotype*.

Sans barbe encore et déjà célèbre, Victor Hugo comptait parmi les intimes du cercle. Il accompagnait la famille Nodier, quand on allait à Vincennes ou à Meudon dîner à la guinguette.

Le grand poëte avait l'air si jeune, qu'un jour, arrêté par des gendarmes, il se vit menacé de la prison, s'il n'ôtait de sa boutonnière un ruban rouge, dont le port est interdit aux collégiens.

Victor avait aggravé la situation, en soutenant avec une certaine vivacité ses droits, qui semblaient chimériques.

Il fallut le témoignage de Nodier pour convaincre les gendarmes et tirer d'affaire l'enfant sublime.

C'était, du reste, un enfant d'un fort bel appétit.

La première fois qu'il dîna chez le bibliothécaire académicien, il se comporta en si bon convive, que madame Nodier lui adressa des félicitations.

— Oh! madame, dit le jeune homme avec candeur, je me gênais un peu; mais je mangerai bien plus quand je vous connaîtrai davantage!

A l'Arsenal, on causait, on lisait des vers, on dansait, on chantait au piano.

Mais, soit qu'on fût à l'émotion des mélodies, au quadrille, à la lecture, au jeu, ou à la médisance, qui allait grand train, dès que Nodier se rapprochait d'un groupe

et prenait la parole, tout était interrompu.

Le cercle se grossissait autour de ce délicieux conteur, et le silence devenait profond.

Chacun retenait son souffle pour ne rien perdre de l'exquise harmonie de ses discours, et les heures passaient inaperçues, jusqu'au moment où une bassinoire, emmanchée d'une servante, traversait sans cérémonie le salon, et où madame Nodier, armée d'un bougeoir, articulait avec une autorité magistrale :

— Allons, Titi, le lit est chauffé; tu diras le reste dimanche prochain.

Narquois, mais docile, Titi se levait, parcourait de son œil bleu le cercle atten-

tif encore, laissait tomber quelques mots charmants, donnait sa main souple et maigre à qui voulait la prendre, et disparaissait.

Pendant dix ans, Francis Wey hanta cette heureuse maison. Nodier l'avait pris en amitié fort vive et le dirigeait dans ses études.

Chez l'auteur de *Trilby*, notre héros, cédant à la force de l'exemple, ne pouvait manquer de devenir bibliomane.

Ayant à peine de quoi dîner, il achetait des livres chez Techner, et Techner lui faisait crédit sur sa bonne mine. Cela dura jusqu'à concurrence d'une somme de trois cents francs, que le bouquiniste, un beau

matin, réclama tout à coup à Francis, dans un billet plein de politesse.

Consciencieux et probe comme un vrai Franc-Comtois qu'il est, Wey court chez Techner.

— Je n'ai pas d'argent, lui dit-il d'un air contrit. La littérature persiste à ne m'en point donner.

— Mais votre famille?

— Hélas! elle fait comme la littérature!

— Diable! murmure entre ses dents le bouquiniste.

— Écoutez, dit Francis, trouvez-moi une place... n'importe laquelle. Je suis

prêt à scier du bois, à faire des commissions, que sais-je?... tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je conserve mes livres et que je gagne de quoi vous payer.

Notre libraire le prend au mot.

Il l'expédie avec une lettre de recommandation chez Aimé Martin, auteur illustre de la génération passée.

Francis trouve celui-ci vêtu d'une splendide robe de chambre et coiffé d'un foulard jaune.

— C'est à merveille, lui dit ce galant homme après avoir lu la lettre. Techner vous recommande; je vous prends à mon service. Ayez soin demain, en arrivant,

de ranger toutes ces paperasses et de balayer proprement mon cabinet.

Wey s'incline et sort.

— Mais, monsieur, dit la cuisinière à son maître, ce jeune homme-là n'est point fait pour une telle besogne. Il est de mon pays, je le connais ; sa famille est une des plus honorables de Besançon.

— Bah ! s'écrie l'auteur au foulard jaune.

Francis arrive le lendemain ; il lui demande :

— Pourriez-vous écrire sans fautes sous ma dictée ?

— Oui, monsieur.

— Corrigeriez-vous bien des épreuves?

— Parfaitement.

— Et des épreuves latines?

— J'ai fait toutes mes classes. Si vous le désirez, je puis même corriger du grec.

— Vraiment!... Prenez donc un fauteuil!... Mais j'imprime aussi des livres moyen âge. Vous reconnaissez-vous dans les vieux manuscrits?

— Je suis élève de l'École des chartes.

— Mais alors ce Techner est absurde! s'écrie Aimé Martin. Pourquoi diable m'expose-t-il à vous faire affront? Recevez, je vous prie, toutes mes excuses.

Charles Nodier arrive là-dessus par hasard, et Wey raconte l'histoire de sa dette.

Aimé Martin rougit comme un coupable, lorsqu'il entendit Nodier tutoyer Francis, le traiter en camarade et faire de son érudition les plus grands éloges. Renouvelant ses excuses au jeune homme, il lui proposa de traduire deux volumes de *fabliaux*, pour la publication desquels Girardin donnait cinq mille francs.

Wey gagna quinze cents francs en un mois, paya Techner et lui acheta des bouquins pour le reste de la somme.

Nous avons dit que l'illustre bibliothécaire de l'Arsenal dirigeait Francis dans ses études littéraires.

Charles Nodier, de temps à autre, ne manquait pas de lui donner, en outre, quelques-unes de ces leçons délicates, enveloppées de louanges, et si utiles à celui qui savait les entendre.

Lorsqu'on s'y méprenait, on était perdu dans l'esprit du poëte.

Un soir, Chaudesaigues s'écrie, en quittant le cercle :

— Allons, voici onze heures ; je vais tailler ma plume et gagner mes cinquante francs avant de me coucher.

— Comment ! riposte Nodier, avec l'humilité d'un pauvre honteux, vous gagnez cinquante francs, le soir, avant de

vous endormir?... Moi, je travaille toute la journée pour gagner trente sous.

Le pis de la chose, c'est que l'homme aux cinquante francs racontait lui-même l'anecdote, ainsi que la suivante :

Chaudesaigues se glorifiait avec un orgueil un peu vulgaire de certains sentiments inspirés en haut parage.

Nodier, l'éducation, la distinction, la grâce même, lui dit avec finesse :

— Mon cher enfant, vous êtes un heureux fripon ! Quand j'avais votre âge, on m'appelait dans le grand monde le Faublas des cuisinières.

Francis Wey ayant, un jour, en élève

trop docile, apporté à l'Arsenal quelques pages où il s'était efforcé d'imiter le style du maître, Nodier, sans lui faire une morale sur la sottise des pastiches, se contenta de lui dire :

— Ce que vous m'avez remis ne doit pas être bon, car, au premier moment, je l'ai cru de moi.

On comprend tout ce que gagnait notre jeune écrivain à cette intimité avec un monde dont rien aujourd'hui ne nous offre l'image. Toutefois il avoue lui-même qu'il ne dut son bonheur qu'à un hasard puéril.

Ignorant l'existence du Mont-de-piété, Francis avait conservé un habit noir.

Ce gai danseur, au retour des soirées de

l'Arsenal, travaillait jusqu'au matin, se couchait ensuite, et ne quittait plus ses draps jusqu'au soir, dans la crainte de rencontrer l'appétit dans la rue.

L'époque était aux systèmes.

On voyait naître le néochristianisme et l'école fouriériste, au souffle de Gustave Drouineau et des saint-simoniens. La fondation de *la Phalange* procura à Wey l'occasion d'ouvrir le recueil par deux ou trois articles satiriques, d'un goût bizarre.

Ils étaient signés du pseudonyme Hazaël.

Bien que le phalanstère eût vu le jour à Besançon, notre héros ne fut point ébloui par cette doctrine. Le dogme chrétien l'a-

vait cuirassé contre les innovations, et l'art avait toutes ses sympathies.

Cependant il fut très-assidu aux soirées de Considérant, rue Jacob.

Wey abusait de la *papillonne* pour présenter cent objections burlesques et enlever au prêche sa gravité. Continuellement il demandait des révélations et s'appliquait à fournir des documents statistiques sur le *Grand Omelettier*.

Nos lecteurs désirent peut être quelques détails relatifs à ce haut personnage culinaire.

Fourier prétend qu'aux jours heureux de l'application de son système, quinze cents personnes viendront concourir, dans

une vaste prairie, à qui fera la meilleure omelette, ajoutant que le vainqueur sera proclamé Grand Omelettier et aura plus d'orgueil de ce titre qu'Alexandre de ses victoires.

Or, Francis, très-compatissant de sa nature, s'apitoyait sur les travaux gastriques de l'examinateur, forcé, pour juger *ex professo*, de manger lui-même quinze cents bouchées d'omelette. Il calculait combien de centaines d'œufs il aurait consommées; il s'informait de la distribution du comestible et du nombre des poules mises en réquisition.

Devant ses arguments railleurs, les utopies phalanstériennes trébuchaient et se cassaient le nez.

Parfois les apôtres du fouriérisme daignaient descendre des sublimes élévations de leur doctrine.

Un journal d'Amérique ayant publié quelques articles à propos d'Herschell et de la lune, Considérant les fit lire à ses collaborateurs, et presque aussitôt ces messieurs organisèrent dans *la Phalange* cette mystification délicieuse, à laquelle furent pris la France, l'Europe et le monde entier.

La première livraison des *Découvertes de sir J. Herschell dans la lune* eut pour auteurs Francis Wey, Victor Considérant et Raymond Brucker.

Ces messieurs, qui sortaient de l'École

polytechnique ou de l'École centrale, possédaient parfaitement le jargon de la science.

Toutes les descriptions géologiques sont l'œuvre de Francis Wey.

On lui doit cet épisode si gravement burlesque des *Cérémonies nuptiales* chez les Lunariens, chapitre reproduit par tous les journaux, et qui servit de thème à dix romans et à trois gros vaudevilles[1].

De plus, comme ayant trouvé le ton le plus congruent à la matière, Francis fut

[1] Vers la même époque, Francis Wey recueillit dans nos vieilles provinces toute une adorable série de chansons de village, qui ont été enlevées par le théâtre, calquées, imitées par les compositeurs, parodiées dans les opéras, et qui ont inspiré plus d'un jeune poëte.

chargé de refondre le travail de ses collègues, et ce livre, qui n'avait guère moins de 300 pages, fut écrit, revu, imprimé, broché, et mis en vente dans la huitaine.

A la prière du rédacteur en chef, on garda le secret de cette collaboration.

— Comme il vous plaira, dit Francis; mais vous êtes mal inspirés. Pour la première fois, on prend une de vos bouffonneries au sérieux, et vous renoncez à vous en faire honneur!

Le mot sembla rude.

Extrêmement chagrin du scandale occasionné par la funeste *papillonne* de son camarade, Considérant lui dit :

— Que faudrait-il faire pour se débarrasser de toi?

— Mon Dieu! rien n'est plus simple, répondit Francis. Supprime dans nos réunions les échaudés et le vin chaud, tu ne me reverras plus.

Il venait là, chaque soir, avant dîner, et se dispensait de souper ensuite.

Le retentissement de la mystification sur la lune ouvrit à notre héros les colonnes de *l'Europe littéraire*, où il publia une série d'articles, d'après des dessins d'architecture, rapportés, disait-on, de deux villes anciennes, retrouvées sous les forêts vierges du Mexique.

A quelle forêt se fier!

L'Europe littéraire, qui s'imaginait très-sérieusement élever des *canards*, tomba du plus haut des nues, lorsqu'elle fut contrainte de s'avouer la sincérité de l'œuvre et la réalité du fait. Le travail de Francis Wey agita les orientalistes, et donna même lieu à une scène fort plaisante entre l'un d'eux et notre jeune auteur, à propos d'un ibis mexicain qui avait la queue en trompette.

Comme cette histoire fait partie de ce qu'on nomme les *scies* d'atelier, comme il faut un volume pour la raconter dans tous ses détails, et trois heures pour la dire, nous avons le regret de la passer sous silence.

Wey, d'ailleurs, a imaginé bon nombre

de ces sortes d'historiettes, qu'il débite avec un sang-froid réjouissant.

Nous pouvons citer, entre autres, celle de l'abbé casuiste, qui refuse, en esprit de mortification, de manger de la bécasse à table, s'enorgueillit de sa victoire, et, par cela même, se voit réduit à l'humiliation d'en manger deux fois... pour mortifier la mortification.

Les premières relations de Francis Wey avec Victor Hugo datent de l'époque où il publia *les Villes mexicaines*. Le grand poëte corrigeait, dans la même imprimerie, les épreuves de *Claude Gueux*.

Admis au cénacle de la place Royale.

Francis avait l'air si jeune, qu'un soir madame Hugo lui demanda s'il suivait les cours de Charlemagne.

Vers cette époque, M. de Girardin fondait *la Presse.*

Victor Hugo lui dit :

— Croyez-moi, si vous voulez réussir, mettez la littérature au premier plan, et ne comptez pas sur le charme des discours de MM. Glais-Bizoin, Fulchiron, Isambert et consorts.

Hugo stimula Francis Wey, lui conseilla d'écrire un roman pour *la Presse*, et se chargea de lire lui-même, dans le salon de madame de Girardin, *les Enfants de*

la marquise de Ganges, œuvre de son jeune compatriote.

Le succès de ce livre fut spontané, franc, populaire.

Procédant à peu près comme au théâtre, l'auteur avait dramatisé les descriptions et opposé les effets entre eux, chapitre par chapitre. Il terminait chaque feuilleton par une péripétie, afin de tenir en suspens l'intérêt de ses lecteurs.

On se mit aussitôt, de toutes parts, à couler dans le même moule une quantité prodigieuse d'œuvres littéraires, et l'on peut dire que Francis est le Christophe Colomb du roman-feuilleton.

Son livre fut signalé par Gérard de Nerval [1], dans un article du *Monde dramatique*, comme le plus beau début qui se fût produit depuis dix ans, et le vicomte de Launay crut devoir interrompre ses *Courriers* pour ne point laisser languir l'impatience du public.

Le Théâtre-Français envoya ses entrées à Francis, en lui demandant un drame, et les libraires s'enquirent de sa demeure.

Il eut un nom du jour au lendemain.

Mais, chose étrange! il laissa passer la

[1] Francis Wey devint, avec Eugène de Stadler, le plus intime ami de ce pauvre Gérard.

veine sans la mettre à profit, sans paraître même la soupçonner.

Pendant les années suivantes, il ne donna qu'une série de petites nouvelles dans la *Revue de Paris*. Ces nouvelles ont pour titre : *la Balle de plomb*, — *le Diamant noir*, — *Madame de Fresnes* ou *la Recherche de l'impossible*, — *Ottavio Rinuccini*, — et *un Amour d'enfance*.

Dans *le Siècle* parut *le Chevalier de Marsan*; dans *la Presse* furent publiés *le Sphinx* et *les Deux Masques de fer*.

Laissant ensuite de côté toute espèce de sujets d'invention, Francis Wey se chargea de la critique des livres dans la feuille

de Girardin Durant quinze mois il écrivit une revue hebdomadaire vigoureuse, mordante et surtout paradoxale.

Son successeur à *la Presse* est aujourd'hui l'illustre Paulin Limayrac, ce Tom Pouce de la critique, dont la taille et les appréciations littéraires sont juste à la même hauteur.

En quittant le journal d'Émile, Francis Wey fut appelé au *Globe*, puis au *Courrier Français*, où il fut chargé des Beaux-Arts et du Salon.

Ce genre de travail lui convient à merveille, parce qu'il a beaucoup vu.

De 1837 à 1842, il visita la Bretagne,

la Belgique, la Hollande, la Normandie, la Provence, une portion de l'Italie et la Suisse. Ses voyages pédestres et économiques avaient fait école. On lui demandait des itinéraires, des devis, des méthodes. Il publia, vers 1841, après *les Pochades normandes*, ses voyages dans le midi de l'Italie et en Sicile (2 volumes in-8°), sous ce titre obscur et ambitieux : *Scilla e Cariddi*. A la suite venait *l'Oberland*.

On s'aperçut alors qu'il avait transformé sa manière, acquis un style et pris place parmi les écrivains amoureux de la forme. Six mois après, Gautier publia son *Voyage d'Espagne*, où l'on signale beaucoup d'inspirations issues du *Voyage de Sicile*.

Ainsi donc Francis Wey renonçait complétement au genre qui lui avait donné le succès.

Plus tard, il confessa la cause de son apparente oisiveté.

Sous la tunique du triomphateur, un anonyme avait glissé le renard, en notant toutes les fautes contre la langue, dont fourmillaient *les Enfants de la Marquise*.

L'élève de Poligny n'avait jamais songé à la grammaire ni au danger de ne pas la connaître.

Il a caractérisé lui-même la honte qu'il éprouva de son ignorance, en disant :

« Je crus découvrir que j'étais infecté de la gale. »

Sourd aux louanges accordées à son œuvre, oubliant ses intérêts et dédaignant de mettre à profit la fortune, Wey se replongea dans l'étude pendant quatre années entières.

Ce dévouement exclusif à l'art, ce respect de soi-même et du public ne sont pas, il faut l'avouer, des sentiments ordinaires. Outre sa plume, Francis Wey n'avait alors pour ressource qu'un modeste traitement de six cents francs comme archiviste.

Il lut deux grammairiens, puis cinq puis dix, et leur stupidité l'étonna.

Possédant, comme paléographe, la clef des vieux idiomes, il remonta le cours des siècles, reprit *ab ovo* les choses de la philologie, et reconnut que les grammaires françaises, fondées sur des erreurs absurdes, sont inutiles, sinon nuisibles.

A l'aide des origines, il renversa la plupart des règles acceptées, et retrouva, dans les traditions antérieures à l'Académie, les véritables moyens d'apprendre notre langue.

Ce fut immédiatement après ces études qu'il fit paraître *Scilla e Cariddi.*

Ce livre annonce un conteur plein d'humour. La nature y est peinte avec netteté.

Le coloriste s'y révèle, et l'œuvre est semée de légendes grecques, qui ont un délicieux parfum d'antiquité.

Son *Étude sur la langue française*, publiée à propos de la *Grammaire romane* de Fallot, étonna Charles Nodier et frappa si vivement M. Villemain, alors ministre, qu'il fit appeler l'auteur.

Il lui conseilla de quitter la littérature pour l'enseignement.

Wey lui témoigna le désir d'être chargé, par le ministère, d'écrire l'histoire de la langue française.

— Je ne puis vous confier ce travail, lui répondit Villemain, parce que je le

refuse tous les jours à des membres de l'Académie.

— Monsieur le ministre, répondit Francis, il faut le leur commander. Ce livre manque à notre littérature.

— Impossible ! Ils ne savent pas le français.

— Alors ?...

— Mais si je vous le donne, ils vont crier.

— C'est juste. Je le ferai sans eux, monsieur le ministre, et sans vous !

Notre héros a tenu parole.

S'étant marié peu de temps après, et trouvant moyen, dans une vie plus régulière et mieux ordonnée, de poursuivre ses longues et sérieuses études, il travailla sept années entières sans trêve ni relâche, et publia chez Firmin Didot son livre intitulé : *Remarques sur la langue française, sur le style et la composition littéraire.*

Charles Nodier, durant ses derniers jours, avait feuilleté le manuscrit de son élève. Observant avec surprise qu'il pensait autrement que lui presque en tout point :

— Tes ouvrages sur la langue, dit-il,

auront un succès plus général que les miens.

En effet, le livre se répandit très-vite en France et à l'étranger.

Conçu d'après la méthode du père Bouhours et de Vaugelas, il battait en brèche toutes les grammaires, substituant les leçons de la pratique des lettres vivantes aux théories vagues et incertaines de la rhétorique universitaire.

La croix de la Légion d'honneur fut envoyée à Francis Wey pour cet ouvrage.

Depuis cinq ans, notre studieux philologue a été distrait de ses travaux par les fonctions de président de la Société des

gens de lettres, qu'il vient de résigner, après les avoir accomplies avec un zèle inusité jusque-là.

Les services qu'il a rendus, tant à l'association qu'à ses confrères, sont nombreux.

Accueillant les jeunes littérateurs avec une cordialité fraternelle, il a pris cette maxime pour règle de conduite :

« Faisons pour eux tout ce que nous voudrions qu'on eût fait pour nous. »

La Société des gens de lettres, compromise par des imprudences politiques, où des énergumènes l'avaient entraînée, tra-

versa sans encombre les mauvais jours, grâce à la prudence de son pilote.

Il rouvrit pour elle au ministère la caisse des encouragements.

Ses démarches, ses requêtes, ses mémoires, ses relations étendues dans le monde officiel ont amené l'abolition du timbre sur les revues littéraires et scientifiques, ainsi que la suppression du même impôt sur le roman-feuilleton.

Francis Wey porte très-haut le sentiment de la dignité des lettres.

Tout ce qui risque de les faire déroger le trouve d'une sévérité inflexible. S'il n'a pas réussi, pendant sa présidence, à

faire de la société qu'il dirigeait une institution digne, solide, impérissable, c'est qu'un tel but, ainsi qu'on le verra dans une biographie prochaine, est absolument impossible à atteindre.

Après le renversement du trône de Juillet, notre héros composa certains écrits politiques dont ses ennemis ont essayé plusieurs fois de se faire une arme.

Elle s'est émoussée entre leurs mains.

Dans son *Manuel des droits et des devoirs*, Francis Wey pose les principes de la liberté véritable, et ce livre, de page en page, arrive à être la satire la plus acérée

des républicains du jour, tels qu'ils se montraient aux affaires.

Philosophe candide, Wey frappe à droite et à gauche avec un désintéressement manifeste.

L'horreur des secousses, qui font surgir des émeutiers fort laids et des braillards parlant très-mal, résume ses opinions.

Du reste, il revint très-vite à la littérature.

La *Revue contemporaine* publia de lui une étude curieuse, intitulée *William Hogarth, ou Londres il y a cent ans.*

C'est une sorte de voyage rétrospectif, exécuté à travers l'Angleterre du dix-huitième siècle, en prenant pour guide l'œuvre du peintre original, du caricaturiste profond, qui a si bien buriné son époque avec ses ridicules et ses mœurs.

Francis Wey traversa la Manche, afin de se livrer à Londres à des recherches approfondies pour écrire ce livre.

Son séjour en Angleterre nous a valu un second ouvrage qui a pour titre *les Anglais chez eux*.

Aimant à se prendre corps à corps avec les difficultés de son art, Francis es-

saya du théâtre. Il présenta une comédie en cinq actes au Théâtre-Français.

Stella, reçue avec acclamation par le comité, réussit fort médiocrement sous la rampe.

Le mérite du style avait fait illusion sur la froideur de l'ensemble. Complétement étranger à la scène, l'auteur ne sut ni choisir ses acteurs, ni les empêcher, aux répétitions, de désorganiser la pièce.

Mitraillé par les journaux avec une violence rare, il répondit dans une préface assez verte.

Quoi qu'il en soit, cette comédie avait une valeur de fond et d'opportunité si

réelle, que sans cesse on la refait depuis sa chute. C'est toujours l'honneur et l'argent, l'ambition et le cœur, mis aux prises sous toutes les formes et sous tous les titres.

Il nous reste à signaler deux romans de notre écrivain : *Fanchette Frandon* et *le Bouquet de cerises*, où l'on trouve de la réalité sans laideur et des paysans qui parlent sans marivaudage.

Le Bouquet de cerises est incontestablement le meilleur des écrits d'imagination sortis de la plume de Francis Wey. Il semble s'être donné pour tâche de placer une action sous le chaume, d'après des procédés entièrement contraires à ceux de

madame Sand. Les journaux ont constaté par une multitude d'articles le succès de ce dernier livre. M. de Pontmartin y a signalé le mérite d'un maître, qui vient donner des exemples après avoir donné des préceptes.

Francis Wey marche à son but avec lenteur ; mais en même temps avec persévérance.

Il se préoccupe moins du public que de ses confrères, sur la plus jeune génération desquels ses écrits ont exercé de l'influence, et qui l'applaudissent en le voyant battre en brèche, tout à la fois, les vieilleries académiques et le côté faux ou exagéré de la nouvelle école.

Ce littérateur laisse aller au vent ses écrits, et montre une singulière négligence lorsqu'il s'agit de leur publication.

Jamais il n'a su traiter commercialement avec les libraires.

Il rougit quand il faut parler d'argent.

Abandonnés à qui veut les prendre, ou compromis par des éditeurs infimes, ses ouvrages, on peut le dire, sont presque inédits pour la plupart. En dehors de ses confrères et du monde vraiment lettré, son nom n'a pas acquis toute la notoriété à laquelle il a droit.

C'est un écrivain à l'ancienne marque.

Son orgueil friand et gourmet rêve quelques suffrages d'élite, et ne poursuit rien au delà.

Toutefois, son dernier livre, publié par Firmin Didot, en 1848, complète un ensemble imposant de travaux philologiques, présentés avec un art merveilleux et des formes de style qui ne pouvaient être méconnus.

L'*Histoire des révolutions du langage en France* obtint de la presse périodique d'unanimes éloges, en ce qu'il comble une des lacunes les plus regrettables de nos

chroniques littéraires, tout en dissimulant la sécheresse du sujet sous une lecture facile et attrayante

C'est, à proprement parler, une histoire de la civilisation française et des mœurs, édifiée à l'aide des monuments écrits et déduite de l'observation des métamorphoses de la langue. Plein d'exemples, de citations rares et piquantes, d'analyses d'ouvrages curieux et inédits du moyen âge, l'œuvre contient, en outre, une histoire complète de la grammaire.

Francis Wey a vu son nom se répandre avec éclat en Écosse, en Russie et en Allemagne.

Seulement, en France, patrie du mo-

nopole et des préjugés administratifs, un ouvrage si essentiel aux études, si utile à tous les âges, n'a pu conquérir encore l'accès des lycées et des écoles spéciales.

L'auteur n'appartient point au corps universitaire.

Tout s'explique ainsi.

Un pédant crotté, quand notre philologue sera mort, abrégera le livre en le défigurant, et se fera de belles rentes avec les dépouilles du défunt, sous le patronage du monopole et de la maison Hachette.

C'est à la tristesse de ces perspectives

que faisait sans doute allusion Gérard de Nerval, lorsqu'il nous disait un jour :

— Si Wey mourait, on ferait au moins trois académiciens avec sa peau.

FIN.